

sommaire du mensuel n° 186, avril 2025

■ Édito	3
■ Séminaire École	
<i>J. Lacan, D'un discours qui ne serait pas du semblant</i>	
<i>Séance du 19 mai 1971</i>	
David Bernard, Le sexe et l'existence	6
Patricia Zarowsky, L'homme et la femme et la logique	16
■ Fragment	
Le choix de Dimitra Kolonia	25
■ Qu'enseigne la psychanalyse ?	
Michel Bousseyrroux, Naissance d'un nouveau sujet	
Un analysant précocissime	27
■ Séminaire École	
Les Cercles cliniques	
« Comment débute une psychanalyse ? »	
Présentation	44
Ouverture, Nadine Cordova et Anastasia Tzavidopoulou	46
Patricia Gavilanes, De la parole à l'association libre	48
Kristèle Nonnet-Pavois, « De ... à ... », quels débuts ?	54
■ IV ^e Convention européenne de l'Internationale des Forums	
Venise, 12-14 juillet 2025	
Journée de l'École, « La passe : expérience et témoignages »	
<i>Réplique 2</i>	
Daphné Tamarin, Une transmission mathématisée pour la passe ?	61
■ L'enfant, le sexuel, toujours traumatique ?	
Gérard Fauconnet, Le cas Hans :	
une enfance de « l'être-pour-le-sexe » ?	65
■ Séminaire Champ lacanien	
Natacha Vellut, L'adresse du parlêtre. Retour sur la séance	
du séminaire Champ lacanien avec Philippe Descola	74
■ Marginalia	
David Bernard, Manifestations	79

Directrice de la publication

Claire Parada

Responsable de la rédaction

Kristèle Nonnet-Pavois

Comité éditorial

Karine Benaben

Nicolas Bendrihen

Laurent Combres

Aurélie Douirin

Stéphanie Le Blan Subtil

Hélène Lefèvre

Anne Migliorini

Gilles Olombel

Patricia Robert

Élodie Valette

Jérôme Vammalle

Jocelyne Vauthier

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Édito

Chers lecteurs,

Dans ce *Mensuel* du mois d'avril, il sera question, entre autres, de la nécessité pour l'être humain d'adresser sa parole, de constituer un lieu d'adresse pour que quelque chose d'inouï puisse se faire entendre, résonner peut-être. C'est aussi la fonction de ce petit journal, de susciter un désir de dire, d'écrire, de transmettre ce qui pour chacun fait le sel d'un rapport toujours singulier à la psychanalyse lacanienne.

Dans « L'adresse du parlêtre », Natacha Vellut nous fait part de la rencontre avec Philippe Descola, anthropologue français, lors du séminaire Champ lacanien en janvier dernier. Il évoque son travail et les années passées auprès de certains peuples d'Amazonie, notamment les Indiens jivajos achua. Ils sont dits animistes, c'est-à-dire qu'ils confèrent au non-humain, plantes, animaux, esprits, des propriétés humaines. Il est donc possible de s'entretenir avec eux, de leur adresser une parole, un chant, une prière. Descola témoigne de cette conversation infinie entre humains et non-humains notamment grâce à la place faite aux rêves.

L'anthropologue Nastassja Martin, élève de Descola, dans son livre *Croire aux fauves*, témoigne elle aussi de ce que fut sa rencontre avec le non-humain et de l'empreinte qu'il laissa. Elle y relate comment sa route croisa celle d'un ours dans les montagnes du Kamtchatka. Elle faillit perdre la vie. Elle en réchappa mais ne fut plus la même : il s'agit alors « d'arriver à survivre malgré ce qui a été perdu dans le corps de l'autre ; arriver à vivre avec ce qui y a été déposé ¹ ». La perte d'abord, l'effraction du corps par la douleur, les premiers soins prodigués dans un milieu hostile. Un premier nouage avec la langue entendue alors. Des mots de différentes langues émaillent le récit de sa survie et témoignent de la frappe du langage sur le corps : *molodiets*, *kormit*, *potierpi* sont associés pour elle aux moments les

1. ↑ N. Martin, *Croire aux fauves*, Paris, Gallimard, 2019.

plus vifs de douleur éprouvée. Une langue qu'elle comprend, mais qui n'est pas sans comporter une part d'étrangeté chiffant ainsi l'indicible de la souffrance. C'est aussi cela, « arriver à vivre avec ce qui a été déposé ». Elle interroge dans son récit les signifiants venus de l'Autre, notamment son nom de baptême évène, *matukha*, qui signifie « ourse ». L'ours vient peupler ses rêves. Elle en entreprend le déchiffrage *via* l'écriture dans un cahier « nocturne » dans lequel elle consigne ses pensées au contenu « partiel, fragmentaire, instable. [...] ça parle à travers moi ».

Dans ce livre, Nastassja Martin ne recule pas face à ce qui lui revient de traiter *via* les mots d'une jouissance rétive au sens, sans Autre pour en être comptable. À la frontière de l'humanité. Elle s'en fait responsable en interrogeant la part d'elle, nocturne, qui s'en est allée dans la gueule de l'ours.

Ce non-humain dont nous sommes le siège en tant qu'« animaux parlants », n'est-ce pas ce qui nécessite une adresse, une destination pour que s'entendent « ce qui a été perdu et ce qui a été déposé » ?

Karine Benaben

SÉMINAIRE ÉCOLE

J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*

Séance du 19 mai 1971

David Bernard

Le sexe et l'existence *

Quelques minutes après son discours d'investiture, Donald Trump annonçait : « À compter d'aujourd'hui, la politique officielle des États-Unis est qu'il y a deux genres, homme et femme. » Quelques semaines plus tard, il signera un décret conduisant à renvoyer de l'armée, « d'un trait de plume » dira-t-il, toute personne transgenre, soit 15 000 personnes. Soulignons ici l'expression : « d'un trait de plume », disant bien qu'il s'agira aussi de rayer des ensembles et des listes. « Nous allons débarrasser notre armée de l'idéologie transgenre », ajoutait-il, « les sexes ne sont pas modifiables et sont ancrés dans une réalité fondamentale et incontestable ». Courant tout juste derrière, le petit soulier Zuckerberg indiquait quant à lui mettre fin pour son groupe Meta, aux États-Unis, au programme de *fact-checking*, lancé en 2016 pour lutter contre la désinformation. Sur chacune de ses plateformes, Facebook, Instagram et WhatsApp, il sera désormais autorisé de qualifier des personnes de « malades mentaux » ou d'« anomalies » en raison de leur homosexualité ou de leur transidentité. « Une grande partie de notre société », dira-t-il, « est devenue castrée en quelque sorte, émasculée ». Aussi serait-il temps selon lui, et tant d'autres de l'extrême droite américaine, de faire retour à ce qu'il nomme « l'énergie masculine », idéalisant l'agressivité et la performance, à distinguer de l'énergie féminine. Énergie masculine, énergie féminine, soit deux références faussement empruntées à la philosophie chinoise, pour rétablir ce que seraient l'essence de l'homme et celle de la femme.

Je fais ce rappel pour souligner combien l'affirmation de l'existence du rapport sexuel, et notamment d'une définition essentialiste de L'homme et La femme, peut précipiter une logique ségrégative. Il y apparaîtra, si besoin était, combien l'enjeu des thèses de Lacan dans ce séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* concerne non seulement la cure, mais

* ↑ Commentaire de la deuxième partie de la leçon VIII du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2007, p. 138-144), à Paris, le 6 février 2025.

l'actualité de notre malaise dans la civilisation. Quel est cet enjeu ? Transmettre ce que l'inconscient ne cesse de révéler à la psychanalyse, et que Lacan plus tôt dans le séminaire formule ainsi : « [...] cette fonction du phallus rend désormais intenable la bipolarité sexuelle, et intenable d'une façon qui volatilise littéralement ce qu'il en est de ce qui peut s'écrire de ce rapport ¹ ». Du fait de la fonction phallique, il est impossible de répartir d'un côté ce qui serait l'essence de l'homme, permettant de fonder l'ensemble de tous les hommes, de l'autre l'essence de la femme, permettant de fonder l'ensemble de toutes les femmes, et enfin d'écrire ce qui entre ces deux ensembles constituerait le rapport sexuel, permettant « qu'à chacun il y ait sa chacune ² ».

Dans la séance du 19 mai 1971 de ce séminaire, Lacan propose alors une relecture du phallus. Il avait depuis longtemps démontré que le phallus n'était pas un objet, mais le signifiant du manque d'objet, avec tout ce que cela emportait comme conséquences en cascade. Il franchira ici un pas de plus. Le phallus sera cette fois défini comme une fonction logique, laquelle sera une fonction de jouissance, et qui de nouveau renversera tous les préjugés. Il est en effet d'ordinaire reproché à la psychanalyse, à juste titre si c'était vrai, de continuer de faire du phallus l'opérateur de cette bipolarité essentialisant les hommes et les femmes. Loin d'un tel binarisme, Lacan va démontrer que le phallus, en tant que fonction logique, y objecte au contraire, rendant impossible toute essentialisation de l'être... sexué. Voilà qui ouvrira à une logique de la sexuation, dont les conséquences cliniques et éthiques, tant sur le plan de la cure que sur celui du lien social, seront multiples.

Dans cette leçon du séminaire, il énonce d'abord la raison première de cette impossible essentialisation de l'être, chez le parlant : il n'y a pas de « métalangage ³ ». Il n'y a pas de métalangage au sens où il n'y a pas de langage qui permettrait d'atteindre le mot de la fin, et de fonder l'essence de l'être, des identités comme vraies. Il n'y a pas, n'en déplaise à Zuckerberg, de Meta. Pas rien en effet, que ce nom de Meta, dans lequel résonne la passion furieuse de s'affranchir de la dépendance du langage. Le langage, dira Lacan, ne peut être « méta ⁴ ». Qu'il n'y ait pas de métalangage veut dire qu'il n'y a pas de possibilité de dire le vrai sur le vrai. Dire le vrai sur

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 67.

2.  *Ibid.*, p. 74.

3.  *Ibid.*, p. 135. Cf. aussi sur ce point J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 12.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, op. cit., p. 12.

le vrai nécessiterait d'une part de prendre le langage comme un objet, d'autre part de le commenter à partir d'un « métalangage ⁵ ». Il serait alors possible d'assurer à quelle réalité renverrait tel ou tel signifiant. Seulement, pour définir à quelle réalité renvoie un signifiant, nous devons en passer par d'autres signifiants. Dès lors, ladite vérité, bien loin de pouvoir se fixer sur une réalité, dérivera toujours d'un signifiant vers un autre signifiant. Il en résulte que la vérité, du fait du langage, ne pourra jamais trouver sa garantie dans la réalité et qu'elle sera toujours renvoyée à des « structures de fiction ⁶ ». « La vérité se fonde de ce qu'elle parle, écrira Lacan, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire ⁷ ». Conséquence : bien loin d'une logique binaire qui essentialiserait l'homme et la femme, le langage est ce qui leur donnera statut d'« êtres de fiction ⁸ », semblants d'hommes et semblants de femme.

Lacan reconnaîtra alors à la logique d'avoir su faire apparaître l'impossibilité de ce métalangage, et sa conséquence en rebond : le réel du non-rapport sexuel. Telle est la raison pour laquelle il passera par cette voie de la logique pour continuer de questionner le réel du non-rapport sexuel et son articulation au phallus. « Le réel [...] s'affirme dans les impasses de la logique ⁹ », dira-t-il. L'interrogation logicienne du langage constitue le « modèle [...] de ce que livre l'exploration de l'inconscient ¹⁰ ».

Pour faire cette exploration logique du réel, Lacan en appelle d'abord ici à Aristote et à ses syllogismes, plus précisément le syllogisme de *darii*. Le syllogisme de *darii* comprend trois propositions : une majeure, une mineure et une conclusion. Exemple : « Tout A est B, or C est A, donc C est B. » On pourra dire : « Tout homme est bon [...] Quelques animaux sont des hommes. [...] Quelques animaux sont donc bons ¹¹. » Du commentaire qu'en fait Lacan, je retiens ici juste une remarque, majeure. Il souligne que, dans la première proposition : « Tout homme est bon », l'homme est de l'universel. Seulement, dire qu'il est de l'universel, est dire qu'il n'est que du registre du possible, soit qu'il n'a aucunement besoin de l'existence.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 135.

6. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 808.

7. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, op. cit., p. 868.

8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 132.

9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, op. cit., p. 41.

10. ↑ *Ibid.*, p. 42.

11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 136.

« L'homme de *Tout homme* » n'a pour support qu'un « statut symbolique ¹² ». Une première distinction apparaît ici entre essence et existence. Ce qui s'énonce comme l'homme, le *Touthomme*, n'est que possible, et donc n'existe pas.

Il s'agit d'un point capital. L'erreur, écrira-t-il ailleurs, serait en effet de « confondre l'essence et l'existence ¹³ ». L'erreur serait de penser que le tous, qui constitue un ensemble, conduit à l'existence de chacun de ses membres. Il n'en est rien. « Il n'y a de statut du *tous*, à savoir de l'universel, qu'au niveau du possible ¹⁴ », insiste Lacan. L'enjeu va donc être à présent de distinguer l'universel, le *pour tous*, de l'existence. Aussi Lacan va-t-il opposer au tous, le quelque. Pour cela, il va s'appuyer sur ce qui dans l'histoire de la logique a constitué un pas de plus, qui est dû au « progrès de la mathématique ¹⁵ », laquelle va lui permettre de remplacer les propositions des syllogismes d'Aristote par le principe « fonction et argument ¹⁶ ». Au XIX^e siècle ¹⁷, s'est en effet produite la tentative d'appliquer la logique au signifiant mathématique. Des propositions logiques, nous sommes alors passés, notamment à l'appui des travaux de De Morgan et Boole, aux formules des quantificateurs. Lacan préférera quant à lui le terme de « quanteurs ¹⁸ ». Il les nommera encore des « prosdiorismes ¹⁹ », dont il donne à la page 139 ces deux exemples : le tout et le quelque.

Le tout désignera l'universel et s'écrira d'une lettre : un « grand A renversé ». Accordé à une inconnue, il dira : pour tout x . Adjoint à une fonction, il dira : pour tout x , $f(x)$. Plus encore, il dira : pour tout x , il sera vrai que $f(x)$. Telle sera la proposition affirmative dite universelle, limitée donc au registre du possible. De là, Lacan va pouvoir préciser ce qu'est l'essence. L'essence n'est autre que cette proposition affirmative universelle. La thèse, énoncée plus avant dans le séminaire, est explicite : « L'universelle affirmative énonce une essence ²⁰. » Il faut ici souligner le terme « énonce ». Dire que l'essence est ce qu'énonce l'universelle affirmative, est

12. ↑ *Ibid.*, p. 136.

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 21.

14. ↑ *Ibid.*, p. 45.

15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 139.

16. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 100.

17. ↑ *Ibid.*, p. 35.

18. ↑ *Ibid.*

19. ↑ *Ibid.*, p. 44.

20. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 109.

dire qu'elle est un « pur énoncé de discours ²¹ ». Lacan en donnera un exemple avec l'énoncé emprunté au logicien Pierce : « Tout trait est vertical. » La logique démontre que cet énoncé, de n'être qu'un pur énoncé, est « parfaitement compatible avec ceci qu'il n'existe aucun trait ²² ». Autrement dit, l'essence universelle n'implique pas l'existence.

À la proposition affirmative universelle, Lacan ajoute ensuite la proposition affirmative particulière, laquelle ne sera valable que pour quelques x , et pas plus. Dès lors, la particulière relèvera de l'existence, « hors l'universelle ²³ ». L'usage de la lettre E, elle aussi inversée, viendra écrire « Il existe ²⁴ ». Dire : Il existe un x tel que f de x , dira que quelques x existent, pas plus, qui satisferont à la fonction. Par ailleurs, relevons qu'il y aura dans ces propositions deux x : un dans la partie gauche de la formule, un dans la partie droite. Le x de « Pour tout x » ou de « Il existe un x » sera nommé « l'inconnu ²⁵ », tandis que le x de la fonction de x sera nommé « variable ²⁶ ». Enfin, à ces propositions, Lacan ajoutera la possibilité de la négation. Il sera possible de mettre la petite barre de la négation soit sur le quanteur, le tout ou le quelque, soit sur la fonction. Au terme, il y aura donc les propositions universelles centrées sur le tous, les propositions particulières centrées sur le quelque ou l'existence, et « à l'intérieur de chacune, les affirmatives et les négatives ²⁷ ». Quatre propositions ²⁸ au total.

Après la référence aux syllogismes d'Aristote, puis l'ajout des quanteurs, Lacan peut passer à ce qu'il nomme sa « troisième étape ²⁹ ». À cette troisième étape, il propose désormais de donner un nom à cette fonction : Φx , « comme par hasard ³⁰ », ajoute-t-il. Qu'est-ce à dire ? Premièrement, la psychanalyse aura découvert, *via* l'inconscient, la place centrale du phallus dans la clinique, notamment dans la clinique de l'acte sexuel avec l'angoisse de castration. Autrement dit, la psychanalyse découvre que « ce rapport ne va pas sans tiers terme, lequel est à proprement parler le

21. ↑ *Ibid.*

22. ↑ *Ibid.*

23. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 105.

24. ↑ *Ibid.*, p. 45.

25. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 139.

26. ↑ *Ibid.*

27. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 44.

28. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 69.

29. ↑ *Ibid.*, p. 140.

30. ↑ *Ibid.*, p. 141.

phallus³¹ ». Or la fonction du tiers est quelque chose de connu, et de très fantasmé. Ce qui fait tiers est souvent pensé comme ce qui justement devrait permettre de relier deux choses entre elles, c'est-à-dire occuperait une position de médiateur, de *medium*. « Justement, il y a un tiers terme, c'est pour ça qu'il doit y avoir un rapport³². »

Qu'est-ce donc que le *medium* ? Étymologiquement, cela vient du latin *medium* (*media* au pluriel) qui signifie le centre, le milieu, voire le moyen terme. En tant que tiers, le *medium* permettrait ainsi d'accéder au Un, ou au Tout, de l'harmonie. Il permettrait que se rejoignent enfin les deux bouts, ou que le « triangle fondamental³³ » se referme. Il y aurait L'homme, il y aurait La femme, et il y aurait le phallus qui permettrait qu'ils fassent rapport. Tout l'enjeu, pour Lacan, va être alors de nous sortir de cette fantasmatisation du tiers en tant que *medium*. Aussi reprend-il l'énoncé des trois termes, mais en les situant à partir de l'effet du langage. Il y a non pas L'homme, mais *ce qu'on appelle* l'homme, et dont on ne sait pas ce que c'est. Il y a non pas La femme, mais *ce qu'on appelle* la femme, et dont on ne sait pas non plus ce que c'est. Aussi l'un et l'autre, loin de toute bipolarité, seront-ils désignés non pas par x et y , mais par la même lettre, désignant en mathématique l'inconnu. Enfin, il y a le phallus, qui est un tiers terme, mais qui justement ne sera pas un *medium*. « Il y a quelque chose d'inconnu qui est là, l'homme, [...] il y a quelque chose d'inconnu qui est là, la femme, et [...] le tiers terme [...] très précisément caractérisé par ceci, c'est que, justement, il n'est pas un *medium*³⁴. »

Le phallus est donc bien un tiers terme, mais qui, loin d'unir l'homme et la femme, fait « intrusion³⁵ » et les sépare. Si on relie le phallus « à l'un des deux termes, le terme de l'homme par exemple, on peut être certain qu'il ne communiquera pas avec l'autre, et inversement. C'est spécifiquement ce qui est la caractéristique du tiers terme³⁶ ». Dire que le phallus est le tiers terme, est dire que dans le triangle fondamental chacun aura rapport avec le phallus, et seulement avec le phallus, non avec l'Autre. En cela, le phallus apparaît bien comme le signifiant de la différence sexuelle. Pour autant, soulignons ici aussi le renversement qu'opère Lacan. D'ordinaire, le phallus est présenté comme le signifiant de la différence sexuelle, en un sens essentialisant, pouvant répartir d'un côté tous les hommes,

31. ↑ *Ibid.*, p. 142.

32. ↑ *Ibid.*

33. ↑ *Ibid.*, p. 143.

34. ↑ *Ibid.*, p. 142.

35. ↑ *Ibid.*, p. 67.

36. ↑ *Ibid.*, p. 142.

possesseurs du phallus, et de l'autre côté toutes les femmes, si désolées de ne pas l'avoir. Autrement dit, « tout homme est phallique, toute femme ne l'est pas. » Ce n'était là pour la psychanalyse, dit Lacan, que « les premiers pas ridicules de la structure du semblant [...] ce qui est à établir, est bien autre chose ³⁷ ».

Premièrement, ai-je indiqué, Lacan propose ici un renversement de l'abord du phallus, qui nous sort de notre binarisme imaginaire habituel. Le phallus est certes le signifiant de la différence sexuelle, mais non pas en tant qu'attribut universalisant, fondant deux essences. Il est le signifiant de la différence en tant que, séparant les partenaires, il fonde la structure du sexe comme duelle. Il y a deux sexes, non pas au sens de deux essences, mais parce que séparés. Le réel du sexe, dit Lacan, est « le duel, le nombre deux. Quoi qu'on en pense, il n'y en a que deux, les hommes, les femmes. On s'obstine à y ajouter les Auvergnats. C'est une erreur. Au niveau du réel, il n'y a pas d'Auvergnats. Ce dont il s'agit quand il s'agit de sexe, c'est de l'autre sexe, même quand on lui préfère le même ³⁸ ». Je souligne : du fait du phallus, il n'y a que deux sexes, non pas en un sens essentialisant, platement binaire. Il n'y a que deux sexes au sens où un sujet aura toujours affaire à l'Autre sexe, impossible à rejoindre. L'Autre n'est pas celui qui nous seconde, mais celui qui nous est inconnu, x , « absolument étranger ³⁹ », « hétéros ⁴⁰ », dira Lacan.

Telle est la différence du sexe, relue par lui à partir du réel, du langage et de la logique. Je souligne le passage et le renversement qu'elle constitue. D'une différence ségrégative située sur le plan imaginaire, séparant deux identités, pourquoi pas deux camps, aussi clos et fermés qu'y conduit toujours, remarque ici Lacan, l'idéal du Tout, nous passons à une différence située à partir du réel, effet du symbolique, et qui affecte chacun·e. L'écriture du mathème Φx situera la raison de ce passage désignant la fonction, au sens logique, de la jouissance phallique. À distinguer de ϕ qui, lui, désigne le phallus imaginaire, « le phallus là où l'on s'imagine qu'il est, le petit pipi ⁴¹ », Φx désigne « ce que produit la relation du signifiant à la jouissance ⁴² ». Nous savons ce que produit la relation du signifiant à la jouissance : un trou, une perte. À reporter cet effet de perte, réel, dans

37. ↑ *Ibid.*

38. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 155.

39. ↑ *Ibid.*, p. 99.

40. ↑ *Ibid.*, p. 104.

41. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 84.

42. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 32.

le champ du symbolique, nous en revenons à cet impossible : il n'y a pas d'essence masculine ou féminine. Telle est la raison pour laquelle, tant pour les hommes que pour les femmes, Lacan écrit Φx . Il soulignera en effet que précisément, il n'a pas écrit x pour les uns et y pour les autres, autrement dit « le signifiant-homme comme distinct du signifiant-femme ⁴³ », « parce que c'est justement là la question – c'est comment on se distingue ⁴⁴ ». En lieu et place de ce trou dans le signifiant, il écrit donc, tant pour les hommes que pour les femmes, x , laquelle lettre désigne ce qu'il nomme une « variable apparente ⁴⁵ ». Apparente, dès lors que dans les deux cas il y aura articulation au Φ . Mais variable quand même dans la façon de s'y rapporter.

Il s'en déduit deux remarques. Premièrement, à l'identité sexuelle, Lacan oppose l'identité sexuée. Plus précisément, à l'essence d'un genre, il oppose l'existence sexuée, c'est-à-dire divisée, affectée par le réel du sexe que désigne Φx . À l'essence s'oppose ainsi l'existence, les deux étant à distinguer. « Ce qui n'existe qu'à n'être pas ⁴⁶ », dira Lacan. Il précisera : « Exister, ce n'est pas être, c'est dépendre de l'Autre ⁴⁷. » « Un signifiant, ça peut être chacun de vous, précisément au niveau mince où vous existez comme sexués ⁴⁸. »

De cette différence entre essence et existence, Gilles Deleuze donna à sa façon un bel écho dans son cours, paru il y a peu, sur Spinoza. Il commentait alors un texte de Paul Claudel, intitulé *L'œil écoute*, consacré notamment aux peintures de Rembrandt et de Vermeer. La peinture hollandaise, nous dit-il, a pris conscience à un moment de son histoire que l'œuvre ne devait pas se rapporter à l'essence des choses, mais à l'accident. Il s'agissait de s'arrêter désormais non plus à la belle forme, poursuit-il, mais au « petit accident ⁴⁹ », « le petit truc qui déraile, le petit truc qui penche ⁵⁰ », « la manière dont un verre est un peu en déséquilibre, dont une nappe a un pli qui indique qu'elle a été froissée, dont un fruit est en train de mûrir ⁵¹ ». Paul Claudel écrit pour exemple : « Il y a un arrière-plan stable et immobile et sur le devant toutes sortes d'objets en état de

43. ↑ *Ibid.*

44. ↑ *Ibid.*

45. ↑ *Ibid.*, p. 32.

46. ↑ *Ibid.*, p. 135.

47. ↑ *Ibid.*, p. 105.

48. ↑ *Ibid.*, p. 32.

49. ↑ G. Deleuze, *Sur Spinoza*, Paris, Éditions de Minuit, 2024, p. 183.

50. ↑ *Ibid.*, p. 184.

51. ↑ *Ibid.*, p. 183.

déséquilibre. On dirait qu'ils vont tomber. C'est une serviette ou un tapis en train de se défaire, une gaine de couteau qui se détache, une niche de pain qui se divise ⁵² [...]. »

Quel thème subtil que celui du déséquilibre, de ce qui s'apprête à tomber, si juste pour dire ce que Lacan démontrera par d'autres voies : non seulement la distinction de l'existence et de l'essence, mais la façon dont l'existence, d'être dépendante du signifiant, sera l'effet de la chute... d'un objet, dont la division du sujet sera le signe. Pas d'essence du sexe, donc, mais des êtres sexués, au sens de divisés, déséquilibrés, au bord toujours d'une re-chute. De ce qui précède, il se déduit par ailleurs que la différence des sexes sera également à situer à partir du rapport de chacun·e à cette fonction Φ qui affecte les parlants. L'important ne sera pas de proposer un questionnement du rapport sexuel, mais un « questionnement du phallus ⁵³ ». Il n'y a pas de rapport sexuel, mais il y a un rapport au sexe, soit au réel du sexe, Φ .

Aussi Lacan en vient-il, à partir de ses quatre propositions logiques, à commenter ce qu'il en est pour un sujet se situant côté homme, puis un sujet se situant côté femme. Je m'arrête à ce qu'il dit de l'homme. Là où était fantasmée l'essence du *touthomme* phallique, Lacan oppose : « Quelque homme l'est ⁵⁴. » Qu'est-ce à dire ? « Il y a les plus grands doutes, insiste-t-il, à porter sur le fait que le *tout homme* existe ⁵⁵. » Nous retrouvons ici la distinction entre l'essence, c'est-à-dire le tous, et l'existence, c'est-à-dire le quelque. Désormais, Lacan peut interroger l'articulation entre les deux, et souligner son effet de division sur le sujet. J'ai indiqué plus haut qu'il ne pouvait y avoir d'essence, d'universel, de tout homme que sur le plan du possible, soit du symbolique, du signifiant. Il en résulte la conséquence logique suivante : quelque homme ne l'est, phallique, « qu'à partir de ceci, que ce n'est pas en tant que particulier qu'il l'est ⁵⁶ ». Autrement dit, l'homme ne peut être phallique, plus précisément fonction phallique, qu'au « titre de *touthomme*, c'est à dire d'un signifiant, rien de plus ⁵⁷ ». Rien de plus, donc. Voilà ce qui ne cessera alors de diviser lesdits hommes, voués toujours à retomber sur l'écart entre ce qu'ils sont dans leur existence et l'essence symbolique du *touthomme*. Outre l'angoisse, un autre affect pour

52. ↑ *Ibid.*

53. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 69.

54. ↑ *Ibid.*, p. 142.

55. ↑ *Ibid.*

56. ↑ *Ibid.*

57. ↑ *Ibid.*

Lacan en sera le signe : l'« embarras ⁵⁸ ». Que faire en effet de ce dont ils sont le porteur au titre du phallus, quand le phallus est justement ce qui fait obstacle au rapport sexuel ? « Mâle à ne savoir qu'en faire ⁵⁹ », équivoquait Lacan. L'homme « se sait naître que semblant de pouvoir ⁶⁰ ».

58. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 17 décembre 1974.

59. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 67.

60. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*, leçon du 11 mars 1975.

Patricia Zarowsky

L'homme et la femme et la logique *

Dans le Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan cherche à établir un discours qui, au-delà du semblant auquel réfère tout signifiant, permette d'élaborer un réel qui soit propre au discours analytique. L'année précédente, il a établi, dans *L'Envers de la psychanalyse*, les quatre discours : le discours du maître, celui de l'université, le discours de l'hystérique et le discours analytique.

Il situe le discours analytique (a/S2 --- \$/S1) comme le seul des quatre qui ne fonctionne pas selon le signifiant maître en place de commandement ¹, d'agent, mais comme un discours où c'est le désir qui est en place d'agent. Cette formalisation permet à Lacan de situer le sujet de l'inconscient dans l'expérience analytique, et il y réaffirme que « le langage est la condition de l'inconscient ² ». Le discours analytique permet une écriture de la cure, mais tout ne peut s'écrire. Comment transmettre ce qui ne peut s'écrire : le réel de la jouissance et le réel du non-rapport sexuel ?

Ce réel du « il n'y a pas de rapport sexuel », Lacan l'a prélevé, dit-il, dans le dire de Freud. Il l'introduit assez tardivement dans son enseignement, en 1969 dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, et la façon dont il va l'aborder va constituer un tournant dans son approche de la clinique psychanalytique.

Freud a situé le réel propre au discours analytique dans la sexualité, et il a buté sur le roc de la castration. Alors que Freud pensait pouvoir aller au-delà, Lacan fait de cette butée un impossible logique.

La démarche de Freud est différente de celle de Lacan. Freud a déduit et élaboré ce réel de la sexualité à partir de son expérience clinique des

* ↑ Commentaire de la deuxième partie de la leçon VIII du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2007, p. 138-144), à Paris, le 6 février 2025.

1. ↑ C. Fierens, *Lecture d'un discours qui ne serait pas du semblant, Le séminaire XVIII de Lacan*, Louvain-la-Neuve, EME, 2012, p. 173.

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 45.

cures. Alors que Lacan, et c'est ce dont témoigne le passage que nous commentons, va partir de la structure du langage pour démontrer que le réel qui est en jeu dans l'expérience analytique est conséquence, est produit par la logique du langage.

Dans cette partie de la leçon VIII que nous commentons ici, Lacan en a terminé avec ses développements sur « La lettre volée ». Il va poursuivre avec des développements sur la logique, qu'il avait déjà introduits dans de précédents séminaires, notamment en 1967 dans le séminaire *La Logique du fantasme*.

Nous verrons à la fin de cette leçon que la modification qu'apporte Lacan dans son approche de la sexualité, à partir de la logique, porte conséquence notamment sur l'approche clinique de l'hystérie. Il ne s'agit plus de l'hystérie comme entité clinique, mais comme discours ($\$/a$ --- $S1/S2$).

Lacan s'est appuyé au début de son enseignement sur la logique symbolique d'Aristote, et il en arrive dans cette leçon à dire qu'elle est « en déficit de toute possibilité de réflexion ³ », qu'elle ne peut « se poser elle-même d'une façon justifiable ⁴ » – cela a été commenté par Colette Soler lors de la dernière séance ⁵. Elle n'est pas justifiable, car elle ne se soucie pas des équivoques syntaxiques, ni de la signification des propositions.

Lacan s'est donc tourné vers la logique moderne initiée par les logiciens De Morgan et Boole, qui ont tous deux commencé à remettre en question la logique formelle, symbolique. Boole (1815-1864) a repris les syllogismes aristotéliens en les reconstruisant selon l'esprit mathématique, afin de « construire des mathématiques de l'esprit humain ». Et De Morgan (1806-1871), en partant aussi de la logique traditionnelle, s'est orienté, entre autres, vers l'analyse des propositions de relation à partir de son travail sur la nature de la copule. Il est considéré comme le père de la logique des relations ⁶. Ce sont ses travaux qui ont permis à Lacan de continuer son élaboration sur le *cogito* cartésien, et de le réécrire à partir du sujet de l'inconscient pour conclure au « Ou je ne pense pas ou je ne suis pas ». Ça se trouve dans la leçon 6 du séminaire *La Logique du fantasme*.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 135.

4. ↑ *Ibid.*

5. ↑ C. Soler, Commentaire de la première partie de la leçon VIII du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Mensuel, n° 185, Paris, EPFCL, mars 2025, p. 14-23.

6. ↑ R. Blanché, *La Logique et son histoire d'Aristote à Russell*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 269 et suivantes.

La logique a sa limite, mais, de la même façon que l'ombre, « l'illisible », dont il a parlé page 134, a besoin pour être produite d'une source de lumière, l'ombre du réel a besoin de la lumière du symbolique.

Mais comment pourrait-il être produit par le symbolique alors que le signifiant est semblant ? D'une part, le signifiant est un semblant qui rate toujours son référent réel, et, d'autre part, un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. La conséquence de la logique du langage, « condition de l'inconscient », est que tout *parlêtre* est contraint au semblant. Le signifiant est semblant, mais le réel est aussi un semblant.

Comment, alors que tout est semblant, démontrer et transmettre ce réel de la psychanalyse qui ne peut s'écrire ? Lacan va trouver la réponse dans la logique du langage. Il s'est demandé si tout peut être réductible à la logique pure ⁷.

Pour que le réel puisse se rencontrer, il nécessite de la logique. Il se rencontre dans ce qui échappe à la logique ⁸, dans les impasses de la logique. Le réel est une butée rencontrée dans l'articulation signifiante. Il n'est donc pensable qu'à partir du symbolique. « Il faut qu'il y ait une articulation signifiante démontrant l'inexistence, qui vienne en impasse pour qu'on puisse dire qu'il y a du Réel ⁹. » Le réel se rencontre comme impossible, comme conséquence de l'impossible à dire le non-rapport sexuel et la jouissance. Il se déduit de par l'existence d'une butée, parce qu'il ne peut se dire.

C'est le mathématicien Gottlob Frege (non cité dans cette leçon) qui fait des prédicats des fonctions et introduit les quantificateurs ¹⁰ qui vont permettre à Lacan, deux ans plus tard dans le séminaire *Encore*, de construire les formules de la sexualité. Logique que Colette Soler disait, lors de la séance précédente ¹¹, en progrès, car elle est asémantique et résout les embarras du langage *commun* que sont la signification et les équivoques.

C'est dans « L'étourdit », l'année suivante, que Lacan va dire, je le cite, que « l'impossibilité de dire vrai du réel se motive d'un mathème, d'un

7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 99.

8. ↑ C. Fierens, *Lecture d'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 172.

9. ↑ J.-A. Miller, *Ce qui fait insigne*, cours 1986-1987, inédit, leçon du 18 mars 1987.

10. ↑ B. Porcheret, *La Section Clinique de Nantes 2021-2022, Comment s'orienter dans la clinique à partir des semblants, séminaire théorique*, séance du 3 janvier 2022.

11. ↑ C. Soler, Commentaire de la première partie de la leçon VIII du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, art. cit.

mathème dont se situe le rapport du dire au dit. Le mathème se profère du seul réel d'abord reconnu dans le langage : à savoir le nombre ¹² [...] ».

La jouissance échappe à la logique, il n'y a pas de rapport sexuel, et pourtant hommes et femmes ont des rapports sexués, qu'est-ce qui le permet ? « Le tiers terme, répond Lacan, lequel est à proprement parler le phallus ¹³. »

Lacan approche l'homme et la femme non pas au niveau des différences biologiques, comme l'a fait Freud, mais au niveau logique. Freud est quand même plus nuancé, puisque, dans une note de bas de page dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, il dit que « pour l'être humain, on ne trouve de pure masculinité ou féminité ni au sens psychologique, ni au sens biologique ¹⁴ », mais il n'en a pas une approche logique.

Dans sa présentation, David Bernard ¹⁵ vient de commenter le côté homme. Il me revient de commenter ce que Lacan dit du côté femme. Les développements qui suivent sur l'homme et la femme vont se poursuivre dans le chapitre suivant, « Un homme et une femme et la psychanalyse », puis Lacan les reprendra dans le séminaire ... *Ou pire*, pour aboutir aux formules de la sexualité dans le séminaire *Encore*.

Nous l'avons vu précédemment dans les premières leçons, « l'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes pour le garçon, qu'il y ait des hommes pour la fille ¹⁶ ». Ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. Il y a quand même un rapport possible, et dans ... *Ou pire*, Lacan va affirmer que c'est la fonction phallique qui permet l'écriture d'un rapport ¹⁷. Il amorce déjà cette thèse dans cette leçon.

Je reprends le texte au bas de la page 142 : « L'homme est fonction phallique en tant qu'il est *tout homme*. Il ne peut être *tout homme* qu'au titre d'un signifiant ¹⁸. » Et Lacan poursuit : « Pour la femme, en revanche, l'enjeu est exactement le contraire ¹⁹. » Il n'y a pas de concordance entre la

12. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 481.

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 142.

14. ↑ S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 162.

15. ↑ Dans la même séance de ce séminaire. Voir son texte « Le sexe et l'existence », dans ce même *Mensuel*.

16. ↑ J. Lacan, *Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 34.

17. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 13.

18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 142.

19. ↑ *Ibid.*

formule de l'homme et celle de la femme. Le contraire, parce que l'on ne peut pas dire *toutes les femmes* comme l'on peut dire *tout homme*. L'homme peut être *tout homme* au titre d'un signifiant, mais la femme ne peut être réduite à un signifiant, car elle est « pas-toute ». Elle est « pas toute » à l'endroit de la position phallique, « ce qui ne veut pas dire qu'elle nie cette fonction ²⁰ ».

C'est ce qu'exprime l'énoncé discordantiel du haut, celui que je n'ai écrit que sans l'écrire, si je puis dire – puisque je vous souligne qu'il s'agit d'un discordantiel, qui ne se soutient que de l'énoncer. Ça dit que *La femme* ne peut remplir sa place dans le rapport sexuel, elle ne peut l'être qu'au titre d'*une femme* ²¹.

L'énoncé discordantiel est « ce qui introduit de la discordance, du désaccord. [...] Une distance prise énonciativement à l'égard d'une fonction (par où ça discorde) ²² ». (« Je crains qu'il ne vienne » est un exemple d'énoncé discordantiel.) L'énoncé discordantiel qu'il applique aux femmes dit qu'on ne peut pas dire *toutefemme* comme l'on peut dire *touthomme*.

« Comme je l'ai fortement accentué, il n'y a pas de toute femme ²³ » : il est question de la femme à partir de la logique, et la logique dit qu'il n'y a pas d'universel de la femme. « C'est que la logique porte la marque de l'impasse sexuelle ²⁴. »

Dans son ouvrage *Le Pastout de Lacan*, Le Gaufey écrit : « À partir de la négation portée sur “toutes les femmes”, Lacan conclut à l'inexistence de La femme en tant qu'entité strictement symbolique, et par là même s'évaluait la possibilité d'écrire un rapport entre une entité possédant un ensemble de valeurs, les hommes, et une autre qui ne possède pas un tel “parcours de valeurs”, les femmes ²⁵. »

Il en résulte que rien ne peut être fondé du statut de l'homme, vu de l'expérience analytique, qu'à faire artificiellement mythiquement, le *touthomme* avec celui, présumé, le père mythique, du *Totem et tabou*, à savoir celui qui est capable de satisfaire à la jouissance de toutes les femmes ²⁶.

20. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 206.

21. ↑ *Ibid.*, p. 142.

22. ↑ G. Le Gaufey, *Le Pastout de Lacan, consistance logique, conséquences cliniques*, Paris, EPEL, 2006, p. 76.

23. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 143.

24. ↑ *Ibid.*

25. ↑ G. Le Gaufey, *Le Pastout de Lacan, consistance logique, conséquences cliniques, op. cit.*, p. 73-74.

26. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 143.

Lacan a complètement abandonné le mythe de l'Œdipe qui tournait autour de la figure de la mère pour se tourner vers un autre mythe freudien, *Totem et tabou*, où il est question des femmes. Lacan évoquera la schize qui sépare le mythe d'Œdipe de *Totem et tabou*. Il dit du premier qu'il est dicté à Freud par l'insatisfaction hystérique, le second par ses propres impasses. Du phallus, dont il était question dans l'Œdipe, il n'est plus question dans *Totem et tabou*. « Le père jouit de toutes les femmes jusqu'à ce que ses fils l'abattent [...] les fils le dévorent et chacun n'ayant qu'une part [...] c'est à partir de là que se produit le contrat social ²⁷. »

Le mythe de *Totem et tabou* sert à Lacan à construire la fonction de l'exception. L'exception est une nécessité de langage qu'il emprunte à la logique ²⁸. Le père mythique, c'est l'*au moins un* qui n'est pas soumis à la castration, puisqu'il possède toutes les femmes. Après le meurtre du père, ce sont *toutes* les femmes qui sont interdites. Cela contraint les fils au pacte social et à n'avoir les femmes qu'une par une.

C'est dans le séminaire ... *Ou pire* que Lacan avance que « le mythe de *Totem et tabou* est fait pour que l'on puisse parler de *touthomme* comme étant sujet à la castration ²⁹ ».

Mais inversement, ce sont les conséquences dans la position de la femme de ceci que ce n'est qu'à partir d'être une femme qu'elle puisse s'instituer dans ce qui est inscriptible de ne pas l'être, c'est-à-dire qui est resté béant de ce qu'il en est du rapport sexuel ³⁰.

La femme, qui n'est *pas toute* dans la fonction phallique, a plus de liberté en ce qui concerne son rapport au discours. Elle peut s'y inscrire ou non. C'est la jouissance Autre que la phallique, pas-toute, qui lui permet de ne pas s'inscrire. Il ne peut donc pas y avoir de rapport entre la jouissance d'un homme et celle d'une femme. Ce rapport reste béant. Le schéma du rapport, page 144, ne se ferme pas.

D'où il arrive ceci, si lisible dans la fonction combien précieuse des hystériques, qu'elles sont celles qui, sur ce qu'il en est du rapport, disent la vérité ³¹.

27. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 158-159.

28. ↑ C. Soler, *Des hommes, des femmes, Cours 2017-2018*, Paris, Éditions du Champ lacanien, p. 122.

29. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, op. cit., p. 203.

30. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 143.

31. ↑ *Ibid.*

Ce sont les hystériques qui disent la vérité sur le rapport sexuel. L'hystérique est dans un « appel à la vérité ³² ». « Si par hasard le rapport sexuel l'intéresse, il faut qu'elle s'intéresse à cet élément tiers, le phallus. » Lacan pointe que « la politique » du sujet hystérique consiste « à en avoir *au moins un* ³³ », qu'elle instituera en fonction d'exception. « L'hystérique se couple au désir de l'homme, mais pas au corps ³⁴. »

La névrose est le point où s'articule la vérité d'un échec, qui est le non-rapport qui ne peut s'écrire, mais qui peut être mi-dit. Freud a eu le mérite de s'apercevoir, dit Lacan dans le séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, que la névrose n'était pas structurellement obsessionnelle, qu'elle était hystérique dans son fond, c'est-à-dire liée au fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'il y a des personnes que ça dégoûte ³⁵...

C'est en faisant l'homme par l'imagination que l'hystérique montre qu'elle a la jouissance phallique et qu'elle n'en a pas besoin. Elle fait ainsi tomber le masque du semblant phallique. Elle demande à l'homme d'être *l'au moins un* et provoque la vérité qui est qu'il est aussi soumis à la castration comme *touthomme*.

Lacan nous indique qu'il aura par la suite à mettre en fonction *l'au moins un* avec *l'un en peluce*. On ne peut pas ne pas entendre dans l'« un en peluce » à la fois l'un en plus et la peluche. Veut-il dire que l'homme, pour l'hystérique, doit relever de cet un en plus, l'exception, et avoir une fonction de peluche ? C'est dans le séminaire *D'un Autre à l'autre* que Lacan utilise cette notion de *l'un en plus* pour construire l'objet *a* comme complètement dans l'Autre... mais il n'en dit pas plus ici !

Il termine la leçon avec cette phrase : « *L'au moins un* comme fonction essentielle du rapport en tant qu'il situe la femme par rapport au point ternaire clé de la fonction phallique [...] fonction inaugurale d'une dimension qui est celle pour un discours qui ne serait pas du semblant – qu'il écrit – *l'hommoinzin* ³⁶. »

32. ↑ M.-H. Brousse, *Sur les traces de l'hystérie moderne*, L'a-graphie, 2010, p. 45-53.

33. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 144.

34. ↑ C. Soler, *Des hommes, des femmes, Cours 2017-2018*, op. cit., p. 124.

35. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 19 avril 1977.

36. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 144.

En conclusion

C'est surtout dans ce séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* et dans le suivant, ... *Ou pire*, que Lacan va avancer dans des développements qui vont lui permettre de construire les formules de la sexualité, où il va écrire le non-rapport sexuel.

L'homme et la femme sont des faits de discours, des signifiants, dira Lacan dans *Encore*, et le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel. « Il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu : formulable dans la structure³⁷. » C'est un tournant de son enseignement, qui va s'effectuer clairement à partir du séminaire *Encore*. Il n'y a pas de rapport, mais il y a des relations sexuées, du fait de la fonction phallique et du langage qui y supplée³⁸.

C'est que dans une relation sexuée... il y a l'homme, la femme et le phallus.

37. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 413.

38. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, op. cit., leçon du 8 février 1977.

FRAGMENT

Fragment

Le choix de Dimitra Kolonia *

La tristesse [...] ce n'est pas un état d'âme, c'est simplement une faute morale, [...] un péché, ce qui veut dire une lâcheté morale, qui ne se situe en dernier ressort que de la pensée, soit du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure.

J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 39.

Alors en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ça serait ou ça ne serait pas s'identifier [...] s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance [...] s'identifier à son symptôme ?

J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 16 novembre 1976.

À partir de ces deux citations, et en vue de notre IV^e Convention européenne, j'aimerais mettre en parallèle les deux extraits « s'identifier au symptôme » et « s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure » : s'identifier à son symptôme, ne serait-ce pas repérage, orientation, bout de savoir ; ne serait-ce pas, au fond, s'y retrouver dans l'inconscient ?

C'est peut-être avec cette boussole que l'analyste aura une chance d'orienter son interprétation et conduire ses analysants à s'y retrouver, à leur tour, dans l'inconscient.

* [↑](#) Dimitra Kolonia, AE, 2022-2025, membre du Forum France.

QU'ENSEIGNE LA PSYCHANALYSE ?

Michel Bousseyroux

Naissance d'un nouveau sujet Un analysant précocissime *

À Marie-Christine Laznik

Ce qui s'écoute

Je vais vous parler, pour changer un peu, d'une psychanalyste qui a l'art de cliniquer cet être *pas encore* parlant mais déjà parlé qu'est un *infans* – c'est le mot latin, dérivé du verbe *fari*, parler, qualifiant le bébé avant qu'il ne parle. Cette analyste a inventé un art d'accoucher la parole au point natif où, de la boucle érotique de la pulsion, naît, nous dit Freud, un nouveau sujet.

Je commence par là : le psychanalyste se doit d'être à l'écoute de *l'origine de la parole*. Et puisque parler c'est demander, demander intransitivement, demander points de suspension, demander sans complément d'objet, il y a là un trou, le trou d'un goulot dans le glouglou duquel le sujet qui parle ne peut que s'étrangler. Le psychanalyste est à l'écoute de ce qui, dans la demande, est bouche bée (ou cousue) de la pulsion. *C'est elle, la bouche bée, que le psychanalyste a à faire parler*. Mais alors d'où, de quelle place s'agit-il qu'un analyste reçoive, entende *ça qui bée, ça qui est là grand ouvert* ? Il y a, pour un psychanalyste, ce qu'il entend, ce qui s'entend, comment ça s'entend, comment il l'entend et comment il le lit. Car c'est une question de lecture, l'inconscient étant « ce qui se lit avant tout ¹ ». Encore

* ↑ Ce texte a été prononcé à Toulouse le 31 janvier 2025 dans le cadre du séminaire *Qu'enseigne la psychanalyse ? (Saison 4)* organisé par Michel Bousseyroux, Didier Castanet, Jean-Claude Coste et Marie-José Latour.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 251.

faut-il que « se lire s'entendît comme il convient ² », « là où », Lacan le formule dans sa postface au *Séminaire XI*, l'analyste a « le devoir d'interpréter ³ ». Ce devoir, il l'a là où justement ne se lit pas ce que la parole dit, de ce qu'elle fasse énigme, soit là où « l'analyste sursaute », je cite, « passé le moment où il se poussah, ah ! à se donner de l'écoute jusqu'à ne plus tenir debout ⁴. » Car il y a ce qui, lu de travers, trébuche, il y a ce qui, raturé, est illisible, il y a ce qui, dès que j'apprends à lire, est *alphabétissant*. Lacan donne l'exemple de l'enfant qui, à savoir lire d'un dessin que c'est une girafe et d'un autre que c'est une guenon qui est à dire *ji-* pour l'un et *gue-* pour l'autre, apprend que le G de la lettre dont les deux s'écrivent n'a rien à faire de se lire puisqu'il n'y répond pas. Apprendre à lire les lettres de l'alphabet ne rend pas alphabète, avec un accent grave, ça ne me rend pas capable de lire. Ça me rend *alphabête*, avec un *e* accent circonflexe. L'inconscient, c'est l'ordre de la lettre en tant qu'il nous rend alphabète. Car *j'écris* même *quand je parle et il y a, dans ce que je dis, tout ce qui pourrait s'écrire autrement et qui me pousse, pour dissiper le malentendu, à épeler tel mot.*

Saisir l'auréel par l'aureille

Lacan était ce prince de Motordu dont les enfants adorent lire *la belle lisse poire*. Lacan était un souffleur de mots comme le poète est un souffleur de vers. Lisez les feuillets écrits de sa main publiés dans le catalogue Artcurial ⁵ et voyez comment, dans le manuscrit n° 82, il *tord le bras du mot* « réel » – je le cite : « Ce que j'appelle le réel – l'heure et elle – ou l'horre et aile. Peu importe comme on l'écrit puisque ce dont il s'agit c'est d'auréeller, de saisir l'auréel par l'aureille. »

De quelle oreille convient-il d'écouter ? De *l'aureille* qui saisit le réel. C'est à *l'auréel* de la lettre que Lacan prêtait l'oreille. Lacan s'amusait à mettre à mal l'orthographe, à ouvrir le mot comme on ouvre une boîte pour *y prendre hop ! l'esprit à la lettre*. L'inconscient-*lalangue* est fait de la *motérialité* agrammaticale de la *lalangue*. L'inconscient est un reflux de mots malaxés indigestes qui nous donnent des renvois qu'on appelle *rot...* tour, *rotour* du refoulé. Le parler est un *gloubi-boulga*, du signifiant immangeable, mais qui est un régal pour Casimir, le gentil dinosaure orange qui en 1974 en donne la recette dans un épisode de l'émission télévisée *L'Île aux enfants*. Je vous parle d'un temps que les moins de 20 ans, et même

2. ↑ *Ibid.*, p. 252.

3. ↑ *Ibid.*

4. ↑ *Ibid.*

5. ↑ J. Lacan, *Œuvres graphiques et manuscrits*, Catalogue Artcurial, vente n° 01021, 30 juin 2006, p. 47 (www.artcurial.auction.fr).

de 40 et plus, ne peuvent pas connaître : les mêmes en ce temps-là grandissaient avec Casimir. C'était le temps où analysant je me dépatouillais avec le *gloubi-boulga* que mon inconscient mitonnait. Car faire une analyse c'est se dépatouiller avec son propre *gloubi-boulga*, soit le symptôme qu'en parlant on n'en finit pas de mâchouiller.

La lalangue et le mamanais

J'entre dans le sujet. Une gynécologue de l'institut Marqués à Barcelone, le Dr Marisa López Teijón, a publié en 2015 une étude sur la stimulation musicale d'un fœtus de 16 semaines *in utero* à l'aide d'un Babypod placé dans le vagin de la mère. Les médecins catalans ont de ces audaces ! C'est la *Sérénade K. 525, Eine kleine Nachtmusik* de Mozart qui donne le meilleur score, avec 90 % des fœtus qui, à l'échographie, réagissent de façon significative : ils battent la mesure et font des mouvements de la bouche et de la langue, « comme s'ils essayaient de chanter », dit-elle, avec dans 73 % des cas protrusion de la langue, ces résultats étant identiques à ceux observés avec des bébés de quelques mois. Le docteur Jean Feijoo avait expérimenté dans les années 1970 l'effet apaisant sur le fœtus des fréquences basses du basson de *Pierre et le loup* de Prokofiev et en avait déduit que le fœtus perçoit la voix grave du père plus que celle de la mère. Néanmoins, l'inconscient n'est pas structuré comme une musique de chambre pour instruments à cordes, fussent-elles borroméennement accordées. Le nourrisson n'est pas mélomane. Il est *prosodiomane*. Ce qui l'éveille à la vie des parlants, c'est la prosodie singulière, poétique, de la parole qui lui est intimement adressée.

En effet, qu'est-ce qui fait qu'un *trumain* de 6 à 8 semaines gazouille, glousse, babille, qu'à 4 mois il fait entendre ses premiers *a* et *e*, à 5 mois ses premières consonnes, ses *areuh*, à 6 mois ses premières syllabes se terminant en *a* et vers 1 an ou plus prononce ses premiers mots ? C'est le miracle de l'acheminement vers la poésie de la parole. Ce miracle ne se produit pas sans le « se faire » de la pulsion. Il ne tombe pas du ciel. Il y faut l'intonation propre à la voix de la mère *et à son implication pulsionnelle*. Il y faut *lalangue* que la mère *invente pour son bébé* – et elle en invente une différente pour chacun de ses bébés. Elle ne joue pas de la même façon avec chacun de ses nouveau-nés, si elle en a plusieurs, elle ne chante pas sa *lalangue* de la même façon. Une psychologue américaine, Anne Fernald ⁶,

6. ↑ A Fernald et T. Simon, « Expanded intonation contours in mothers' speech to newborns », *Developmental Psychology*, n° 20, 1984, p. 104-113.
<https://doi.org/10.1037/0012-1649.20.1.104>

avait découvert en 1984 qu'un nourrisson de 1 à 3 jours, qui n'a pas encore fait l'expérience de la satisfaction alimentaire, se met à sucer intensément une tétine non nutritive, qui ne délivre aucun lait, quand il entend la prosodie de la voix de sa mère lui parlant.

La psychanalyste Marie-Christine Laznik, qui travaille au Centre Alfred-Binet à Paris, appelle cette façon qu'a la mère de parler à son bébé dans une langue qui n'est pas celle de l'adulte et qui est réservée à sa relation exclusive avec son bébé le *mamanais* (en anglais le *motherese*). On parle aussi de *parentais* ou de *papounais*, car le papa peut aussi s'adresser à son bébé sur ce mode prosodique. C'est une façon très intime et affectueuse de s'adresser au bébé avec des *boudiboudjou*, *boudiboudjou* (il y a des mamans qui sont très douées pour ça), sur un ton plus aigu que d'habitude, avec des intonations accentuées, des voyelles prolongées et sur le mode de la prosodie, avec un discours *mamoureux* qu'on peut de l'extérieur trouver niais, un peu bêta, mais qui est très spontané, qui sollicite avec insistance le regard du bébé, sa réponse vocalique, et qui témoigne de l'investissement fortement pulsionnel, érotique de la relation de la mère avec son bébé. C'est ce que montrait une publicité de couches où l'on voyait le bébé cherchant à se faire boulotter le pied par sa maman et celle-ci qui s'y prêtait, le visage resplendissant de joie.

Mais il y a une condition absolue pour que la prosodie marche et que le bébé y réponde par le regard, c'est que la mère exprime sa joie, dise son ressenti de plaisir, *d'émerveillement*, *d'éblouissement en même temps que de surprise*, *d'étonnement* devant lui. La prosodie ne se singe pas. Il est indispensable qu'il y ait de la part de la mère cette manifestation, *après un temps de stupéfaction, de surprise, d'émerveillement mêlé d'un vrai bouleversement et d'illumination joyeuse*, comme celle que Freud reconnaît dans le mot d'esprit. Cela ne se commande pas. Il faut que le bébé sente dans les pics prosodiques de la voix de sa mère, dans son rire, son émerveillement et sa joie, entre plaisir et jouissance, il faut qu'il le lise sur son visage, pour que soit activée la pulsion invocante ⁷, dans son lien scopique avec le visage de la mère, à son troisième temps grammatical qui est celui de la forme réfléchie du « se faire », « se faire entendre », « se faire ouïr », « se faire *ouï-sens* ». C'est là que la pulsion prend dans sa boucle l'Autre barré, barre dont la stupéfaction et le rire sont la marque. Car la pulsion est connectée sur le graphe du désir au S(A) et c'est ce signifiant du manque que font claquer sur le flipper du grand Autre les pics d'émerveillement et

7. ↑ M.-C. Laznik, « La pulsion invocante avec les bébés à risque d'autisme », *Cahiers de PréAut*, n° 10, *La Voix*, Toulouse, Érès, 2013, p. 23-78.

de surprise dans la voix ébahie qui dit, mettant la cuillère de yaourt dans la bouche de bébé : « Hum ! Miam ! Que c'est bon la vanille ! Oh ! mon petit sucre d'orge ! Regarde-moi ce délice ! »

L'entrée dans la *lalangue* implique la pulsion et son tour autour d'un des trous érogènes de l'Autre qu'est le corps, d'où surgit ce que Freud appelle un nouveau sujet. Or, ce serait ce qui ne se produit pas chez le bébé à haut risque autistique. Telle est l'hypothèse ⁸ d'où part Marie-Christine Laznik, psychanalyste membre de l'Association lacanienne internationale, pour théoriser l'autisme. La relecture par Lacan de la théorie freudienne des pulsions lui a permis de penser différemment l'autisme et d'inventer une pratique psychanalytique très singulière avec des bébés dits à haut risque d'autisme, dont elle rend compte dans des publications scientifiques qui démontrent qu'à condition qu'ils soient pris en charge avant l'âge de 18 mois et le plus tôt possible, dès les premiers mois, ils peuvent échapper à l'autisme. Marie-Christine Laznik est la seule à avoir obtenu de tels succès thérapeutiques. Elle a publié ses travaux en collaboration avec des psychanalystes, des médecins et des linguistes de la fondation Stella-Maris de l'université de Pise, comme Filippo Muratori et Sandra Maestro, qui les premiers ont montré que même avant la première tétée le bébé est sensible à cette prosodie de sa mère, qui pourrait être le premier objet de la pulsion orale.

Le troisième temps de la pulsion rectifié par Lacan

Dans *Pulsions et destins des pulsions*, en 1915, Freud distingue trois temps grammaticaux dans la pulsion scopique avec :

– au *premier temps*, un *regarder* comme activité dirigée vers un objet étranger ;

– au *deuxième temps*, un retournement réflexif du regarder sur une partie du corps propre en même temps que le renversement en passivité du but en un *être regardé* ;

– au *troisième temps*, qui est une forme active de la passivité, « l'introduction d'un nouveau sujet », *die Einsetzung eines neuen Subjektes* (Freud précise en note : *einer handelnden Person*, d'une personne agissante) ; nouveau sujet « auquel on se montre, pour être regardé par lui », *dem man sich zeigt, um von ihm beschaut zu werden* ⁹, avec le plaisir de se montrer, *Zeigelust* (soit un plaisir d'exhibition).

8. ↑ M.-C. Laznik, « Pour une théorie lacanienne des pulsions », *Le Discours psychanalytique* n° 10, 1993 ; « Le bébé et la pulsion », *Revue de Psychiatrie française*, n° 18, 2003.

9. ↑ S. Freud, *Studienausgabe Band III*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1989, p. 92.

Freud précise que la pulsion de regarder est autoérotique et qu'elle a pour objet, dans le corps propre, *ein Sexualglied*, le membre sexuel : « être comme membre sexuel regardé par la personne propre », *Sexualglied von eigener Person beschaut werden*. Lacan ironise : « Qui a jamais vu le sexe, ou la quéquette, se réjouir d'être regardée ? Je mets à la place de *werden, machen* », rectifie-t-il¹⁰, car ce dont il s'agit dans la pulsion c'est de *se faire* : « se faire voir dans son sexe ». Ou encore, chez le bébé, se faire téter le petit doigt ! Notez qu'en allemand se faire + l'infinifit se dit *werden* + le participe passé ! C'est la traduction française qui n'est pas bonne quand elle traduit *beschaut werden* par « être regardé ». Quoi qu'il en soit, la correction de Lacan change radicalement la conception à se faire de la pulsion.

De ce membre sexuel regardé par la personne propre, la jouissance est perdue d'avance, le regard ne pouvant se regarder lui-même. Il n'y a pas de sujet du regard, et c'est pour ça que la pulsion est dite acéphale, jusqu'au troisième temps où surgit un sujet qu'il n'y avait pas avant, *un nouveau sujet*, issu du « se faire » par lequel la circularité du trajet pulsionnel se boucle dans l'hétérogénéité de son aller-retour, pas sans que n'intervienne, donc, une « personne étrangère », que Freud pose comme un autre que soi, un petit autre réel, autre que le *Ich*, regardant l'objet propre à être regardé de la pulsion. Il n'y a pas de sujet de la pulsion avant ce troisième temps éminemment actif, quoique passif, que Lacan identifie, j'y insiste, à un « *se faire regarder* comme objet par une personne étrangère » *qui s'en réjouit* (je ne dis pas : qui en jouit). C'est *pour* cette personne étrangère que le « se faire » de la pulsion se satisfait oralement, analement, scopiquement, invocamment. *L'émergence du nouveau sujet dépend donc de cette « personne étrangère » que nécessite le plaisir de se montrer, de se laisser, de se faire voir par et pour un autre*. La pulsion exige, pour se boucler, cette satisfaction de la personne étrangère *à qui il est fait plaisir et qui le montre*, prise dans sa dimension à la fois de petit autre et de grand Autre. On passe donc d'un autoérotisme sans Autre à un *autoérotisme pas sans l'Autre*. Car Lacan précise bien que, dans le retournement par lequel elle s'invagine à travers la zone érogène, la pulsion va « quêter quelque chose qui, à chaque fois, répond dans l'Autre¹¹ ». Le surgissement du nouveau sujet de la pulsion suppose donc, pour Lacan, la personne étrangère postulée par Freud en tant que, au-delà du petit autre réel en chair et en os qui répond et parle au bébé, elle implique le grand Autre du désir et de la jouissance et

10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 177.

11. ↑ *Ibid.*

le signifiant de son manque dont cette personne étrangère convoque la barre d'un « Va te faire voir ailleurs ! ».

C'est ainsi que le bébé se fait l'objet de sa mère en tendant ses mains, ses pieds et tout son corps pour en faire l'objet du plaisir tactile, gustatif et visuel de l'autre réel pour qui il est bon et beau à croquer et dont il guette sur le visage et dans la voix le signe. C'est donc à travers ce « se faire croquer » qui boucle le circuit de la pulsion que le bébé, dans sa première année, se subjective en s'aliénant à l'Autre réel qu'est pour lui sa mère, marquée de son manque dans lequel il va crocheter la jouissance phallique. Car le nouveau sujet de la pulsion n'a pas de signifiant pour le représenter, il n'a que le vide vorace de la bouche dont il fait le tour. C'est pourquoi il s'aliène aux signifiants de l'Autre de la demande et aussi au signifiant de son manque, que pulsionnellement il satisfait. C'est la première causation du sujet, que suivra, franchi le stade du miroir, la seconde causation du sujet, qui par séparation de l'objet *a* donne son cadre au fantasme.

Les bébés à haut risque d'autisme ne se font ni boulotter, ni regarder, ni entendre. Ils n'arrivent pas à vivre le « se faire » de la pulsion. C'est ce « se faire » du troisième temps grammatical de la pulsion que Marie-Christine Laznik n'a de cesse de recréer par son maniement ludique et théâtralisé du semblant en acte dans sa pratique avec les bébés à haut risque autistique. Pour cela, elle va, en parlant en *mamanais* au bébé, *se faire l'artificière* de la *fremde-Person-à-qui-faire-plaisir*, qui est indispensable à la naissance du nouveau sujet de la pulsion. Il vaut la peine que je vous donne un aperçu clinique de son expérience vécue, de son *Erlebnis* singulière liée à ce maniement du semblant.

L'analyste n'est sûr d'être sorti de la zone à haut danger autistique que quand le bébé se met à répéter de lui-même la boucle de ce troisième temps pulsionnel qui *le noue à l'Autre réel* en donnant avec plaisir son petit pied ou sa petite main à sucer, à boulotter à sa mère. Dans ce type de traitement, les parents, dont il est hors de question d'interpréter le désir, sont les cothérapeutes de l'analyste. Ce bébé qui est à *deux doigts* de l'autisme doit éprouver d'innombrables fois la satisfaction de sa mère qui répond à l'offre pulsionnelle qu'il lui fait. Il s'agit qu'il aille, quand il veut, crocheter, choper sa jouissance et *apprenne ainsi à faire la boucle, le nœud*. La répétition de ce jeu pulsionnel, dans les séances avec l'analyste et hors des séances, de la part de la mère avec son bébé, est indispensable pour maintenir ouvert ce frayage du plaisir, qui avec l'inconscient fait couple et qui est seul capable de désensibiliser suffisamment un tel bébé, qui, presque toujours, présente des facteurs d'hyperesthésie qui le mènent à se fermer et à

se couper radicalement de l'autre. Le fait de penser que le tableau autistique est réversible pendant ses premiers mois – pour des raisons de plasticité cérébrale et aussi génétiques – permet à l'analyste de communiquer son enthousiasme et sa tranquillité aux parents. Car il s'agit pour l'analyste de faire entrer le père et la mère dans le transfert et d'en faire des acteurs de ce qui, dans la scénographie du discours de l'analyste, se joue (le bébé y étant l'objet *a* au nom de quoi Marie-Christine Laznik parle).

Enrico, un *infans* en analyse

Marie-Christine Laznik a présenté la prise en charge transdisciplinaire, entre elle psychanalyste et les thérapeutes psychomotriciens ou ostéopathes de son équipe, du cas d'un bébé dit à haut risque d'autisme, Enrico ¹² (elle a aussi rendu compte du traitement psychanalytique de deux autres très jeunes enfants à haut risque d'autisme, Camila et Catarina). Dans chaque séance, elle va se faire un devoir d'interpréter la demande du bébé en souffrance, sans que jamais, je le répète, la mère ou le père ne soient dans leur désir mis en cause, interprétés. Elle a rencontré Enrico avec ses parents quand il avait 6 semaines. Il avait déjà été pris en charge à son 13^e jour par Annick Beaulieu, ostéopathe et psychanalyste à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. Elle connaissait la mère depuis huit ans, car Enrico avait un frère aîné autiste que Laznik avait rencontré quand il avait 18 mois, le risque d'autisme pour Enrico étant de 25 % dans le cas où il y a un premier enfant autiste. Les parents avaient consulté très tôt, car Marie-Christine Laznik les avait prévenus qu'une prise en charge précocissime pouvait enrayer l'évolution vers un autisme.

Il s'agit du traitement psychanalytique d'un *infans*, celui qui ne parle pas encore et à qui l'analyste va parler en *mamanais* ! Et pourtant, bien avant qu'il n'articule un mot, des mots, l'enfant, le bébé est dans le langage, *il est un corps parlant*, il parle, il exprime, son corps exprime ce que parler veut dire dans ses cris, ses pleurs, dans sa jubilation, sa rage, ses sourires, son regard. Or, les parents d'enfants autistes ont perdu le contact avec leur enfant, et d'abord le contact avec leur regard. Alors que les bébés normaux regardent leurs parents au moins une fois toutes les cinq minutes. C'est cette perte *absolue*, terrible pour eux, du regard de leur enfant qui les détruit. Leur bébé n'appelle pas, il ne répond pas, son regard est aux abonnés absents, il n'est que refus, refus absolu, et c'est ce qui les dévaste. Ils

12. ↑ M. Chauvet et M.-C. Laznik, « Enrico, un bébé dit à "haut risque d'autisme" », dans M. D. Amy, A. Barral et B. Golse (sous la dir. de), *Des troubles sensoriels aux stratégies thérapeutiques, Autismes et psychanalyses IV*, Toulouse, Érès, coll. « Actualité de la psychanalyse », 2021, p. 115-126.

n'ont plus confiance en eux, ayant capitulé dans leur désir de parents animés par Éros, d'avoir devant eux un être qui est sorti du champ de gravitation du désir et pour qui on n'existe pas. Si bien qu'ils en arrivent, pour survivre, pour ne pas devenir fous, à devenir des parents figés, glacés, congelés. L'erreur serait de croire que si le bébé évite de regarder sa mère c'est parce qu'il est indifférent. Non, explique Laznik, c'est parce que ce qu'il a repéré sur le visage de sa mère est trop douloureux pour lui. Ces bébés qui ne regardent pas sont hypersensibles à la différence exquise qu'il y a sous les matelas de l'Un, ils sont aussi hypersensibles que l'est la Princesse au petit pois d'Andersen à l'objet petit *a*, ce petit pois qui fait la différence exquise.

Comment faire revenir Éros qui a déserté le nid d'un infans ? Comment la faire se faire l'objet actif de la pulsion de vie qu'érotise le mamanais ? C'est la question que Marie-Christine Laznik prend à bras-le-corps. Lors de la première séance, le père, qui porte Enrico dans les bras et essaye en vain d'entrer en contact avec lui, explique à M.-C. Laznik que celui-ci préfère regarder les lampes : pas moyen de croiser son regard. Puis la mère, après lui avoir longuement décrit toutes les difficultés que le bébé a connues depuis sa naissance (il a des mouvements généraux très pauvres), tente d'entrer en contact avec lui. Tenu sous les bras sur les genoux de sa mère, sans arrière-fond, rien n'indique chez Enrico une volonté de regarder quiconque. La mère : « Mais tu as sommeil ? Oh ! *Mi vida !* » Le bébé croise alors le regard de sa mère, un bref instant, ce qui provoque chez lui ce que Geneviève Haag appelle un effondrement tonique total par un défaut de filtre pare-excitation, comme dit Freud dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*. Marie-Christine Laznik n'arrivera à croiser son regard qu'un court moment à la fin de cette première séance, quand il sera installé pour le change de sa couche.

À la fin de la deuxième séance, le bébé, de nouveau installé sur le petit matelas, les jambes, la tête et les bras un peu surélevés, fait trois cacas magnifiques ! Une pareille prouesse déclenche chez la psychanalyste une prosodie de surprise et d'émerveillement. Enrico non seulement regarde mais répond en proto-conversation par une longue et mélodieuse vocalise, « Ga eu ! », fier d'être adulé pour le cadeau de ses trois cacas. Ainsi commence l'analyse du petit Enrico : l'analyste théâtralise avec outrance la séance en prosodie mamanais. Marie-Christine Laznik raconte comment Lacan, son analyste, l'avait réveillée un matin très tôt d'un coup de fil, alors qu'elle avait manqué trois séances, pour lui dire combien il s'inquiétait d'elle. Elle avait été éberluée par la voix incroyable qu'il avait prise de

mère-grand qui parle au petit chaperon, ce qui, après coup, réalise-t-elle soudain, lui rappelle sa propre façon de parler *mamanais* à Enrico !

Je saute à la séance où Enrico a 10 mois et où sa mère n'en peut plus. Enrico souffre d'une hyper-irritabilité douloureuse liée à un reflux gastro-œsophagien pathologique, fréquent chez les bébés autistes, dû au fait qu'il a été coincé dans sa vie utérine, ce qui lui fait pousser des cris stridents hyperaigus qui rendent folle la mère, des cris à vous percer le tympan comme ceux qui sortent de la bouche noire hurlante du *Pape Innocent X* de Diego Vélasquez tel que l'a peint Francis Bacon en 1949, du temps de Pie XII, dans un tableau intitulé *Tête VI*¹³. On y voit la tête d'Innocent X « mise en boîte » dans un cube transparent irrespirable dont on ne voit que le trait blanc de ses arêtes. Laznik attribue ces cris au tonus pneumatique, ainsi qu'elle appelle le blocage respiratoire qui compense le déficit tonique du buste de ces enfants s'époumonant dans la cage d'un réel asphyxiant.

Un bébé délicieux. La cuillère magique

Rares sont les psychanalystes qui font respirer la psychanalyse, qui lui apportent une grande bouffée d'air frais. Marie-Christine Laznik le fait. Avec un culot de Mélanie Klein lacanienne, elle propose à la mère, qui est et sera toujours partie prenante de chaque séance, dont elle est la cothérapeute, de manger le petit doigt de son bébé, en lui disant qu'il est un bon bébé, un bébé délicieux. Parce qu'on est, elle le dit à la maman, dans une spirale négative, non pas celle de l'autisme mais une beaucoup plus bête. Parce que, quand il vous fait chier – soyons impolies (la mère acquiesce !) –, il sent qu'il est un mauvais bébé. Il ne sait plus quoi faire pour être un bon bébé. Si vous lui dites : « Mais oui, tu es un très bon, très très bon bébé ! Hum ! Tu es le bon bébé de maman ! Un bébé délicieux ! », il est possible que cela l'apaise à l'intérieur de lui, car c'est la question qui le taraude : « Je suis un mauvais bébé. » « Mettez les doigts dans la bouche, c'est sa façon de demander. Parce que c'est le même mot "bon", comme du bon pain et un bon bébé. Dites-lui : "tu es le bon bébé de maman !" » À cet instant même, Enrico se réveille et essaye de mettre les doigts dans la bouche de sa mère qui se débat pour éviter cette intrusion. Laznik interprète : « Maman ! Vous ne goûtez pas ? Mangez ! mangez ! C'est bon ou pas ? » La mère joue le jeu en disant : « Hum ! C'est bon ! », et commence à manger les petits doigts qui s'étaient violemment introduits dans sa bouche. Laznik insiste : « Mangez, mangez ! C'est bon ? Est-ce que cela a bon goût ? » Enrico regarde Laznik, surpris et intéressé par ce qu'elle raconte. Elle dit à

13. ↑ <https://www.francis-bacon.com/artworks/paintings/head-vi>

la maman : « Vous voyez, cela ne vous vient pas. » La mère, en riant : « Ah ! non, cela ne me venait vraiment pas ! » Laznik : « Mais, maman ! il a besoin, il ne sait pas parler espagnol encore. Il ne sait pas dire : “Maman ! Dis-moi que je suis un bon garçon !” »

C'est là que Laznik interprète ce qui ici se joue comme le jeu du troisième temps du circuit pulsionnel, où un nourrisson se fait un délicieux bébé pour avoir les petits doigts croqués par sa maman. Elle précise qu'elle arrive à mettre en place ce circuit pulsionnel oral entre le bébé et la mère plus tôt dans les traitements, mais que les différents problèmes rencontrés avec Enrico ne lui avaient pas donné le loisir d'y arriver. Elle se dit que malgré son très jeune âge, *il n'a que 10 mois*, si elle arrivait à lui faire jouer ce troisième temps de circuit pulsionnel oral sur un mode un peu plus sublimé, comme font les enfants dans leur deuxième année de vie en faisant semblant de nourrir leur maman, cela serait beaucoup plus facile pour la mère, qui a beaucoup été malmenée par l'assiduité violente de son fils.

Du coup, elle part à la recherche d'une dinette et d'une poupée. Munie de ces jouets, elle installe Enrico par terre à côté d'elle et joue à la poupée avec lui. « Je me nourris pour du semblant », dit-elle, en s'extasiant sur une délicieuse purée qui n'existe pas. Elle lui en offre en lui proposant de se délecter avec elle, elle lui donne la cuillère et lui propose de lui en offrir. Au bout de huit minutes de ce jeu intensif, Enrico s'y met. C'est lui maintenant qui la nourrit et, bien sûr, elle adore ! À la fin de la séance, Enrico veut emporter la cuillère magique qui permet de trouver le plaisir de l'autre. L'analyste la lui prête en insistant bien auprès de la mère sur la valeur de cette petite cuillère et combien il est important de bien la rapporter à la séance suivante. *Doté de la cuillère magique du petit a séparateur, d'emblée ainsi posée par l'analyste* : cette cuillère s'appelle « Reviens », *un nouveau sujet était né*. Mais rien n'était pour autant réglé.

Du pour du semblant au pour faire plaisir

Une semaine après, la mère souriante tend à Laznik le cadeau qu'elle lui a acheté : un biberon et une tétine pour jouer à la poupée. Laznik s'extasie : « Pour que l'on puisse donner à manger aux poupées ! Que c'est beau ! On va chercher les poupées ? » La mère lui rend aussi la cuillère. Enrico a récupéré la cuillère de la dinette. Il regarde Laznik intensément, la porte à sa bouche et ensuite la nourrit. Elle est, bien sûr, comblée. Il a retrouvé le jeu de la dernière fois et le plaisir de l'autre qui y est associé.

Je vous signale que dans le CHAT, le *Checklist for Autism in Toddlers* qui est le test de dépistage de l'autisme entre 18 mois et 3 ans élaboré par

Simon Baron-Cohen en 1992, la 5^e des 9 questions posées aux parents est justement celle-ci : *Votre enfant aime-t-il faire semblant, par exemple faire du thé avec une tasse et une théière jouets ?* Et le 3^e item de l'observation directe par le médecin formule : *Assurez-vous d'avoir l'attention de l'enfant. Donnez-lui une tasse et une théière jouets et dites : « Peux-tu te faire une tasse de thé ? » Fait-il semblant de vous servir du thé, d'en boire ? Si vous pouvez amener l'enfant à jouer à faire semblant, répondez oui.* Les enfants qui vont devenir autistes y échouent le plus souvent. Mais il y a des faux négatifs. Certains enfants, très intelligents et bien conditionnés, donnent la tasse de thé au parent et deviennent néanmoins autistes. Laznik en parla à Simon Baron-Cohen, lui suggérant que pour éviter les faux négatifs, il lui suffirait d'ajouter une phrase à son test : *Est-ce que l'enfant regarde le plaisir qu'il suscite sur le visage de l'adulte ? Est-ce qu'il sourit ?* Baron-Cohen lui répondit qu'ajouter cela, c'était inclure l'affect et que l'affect était bien difficile à tester. Laznik s'aperçut ainsi que ce qu'il croyait n'être que cognitif était en fait entièrement basé sur le troisième temps de la pulsion, quand le sujet *se fait objet du plaisir de l'autre*. Et cette dimension de son test lui avait, c'est compréhensible, complètement échappée. Alors que, dans la séance de la dinette avec Enrico, le *faire plaisir à l'autre* était très clair et le film qui avait été fait de la séance en attestait indubitablement.

Toutefois, lors de cette séance, la mère tient à lui dire qu'elle et son mari sont très inquiets quand même parce que la nuit, les cris de Enrico leur rappellent ceux du fils aîné. Et elle mime le côté perçant de ces cris qui sortent d'une poitrine très contractée. Le tonus pneumatique n'a pas disparu. Tandis que la mère se consacre à réparer les yeux d'une des poupées, Enrico essaye de nourrir sa mère. Laznik attire son attention sur la démarche de son fils qui l'émeut : « Maman ! Il est arrivé avec sa cuillère pour vous la donner ! » Enrico n'est pas très content de lui, car sa cuillère ne se présente pas de la bonne façon. Il le manifeste par de petits cris aigus, comme ceux dont se plaint sa mère. Laznik l'aide à redresser sa cuillère, ce qui lui vaut d'être encore nourrie. Après avoir trouvé cela très bon, elle commente pour la mère (en espagnol) : « C'est un grand cuisinier, votre fils ! » Enrico jubile à son plaisir en émettant encore ces petits cris stridents qui inquiètent tellement ses parents. Laznik dit, pour la mère : « Ce que vous entendez là, c'est le tonus pneumatique. Il y a des tensions encore là », ajoute-t-elle, en frottant la poitrine d'Enrico. La mère a encore d'autres soucis le concernant. Elle lui fait part du fait qu'il a pris l'habitude de mordre, en particulier il lui mord le sein. Cela la contrarie beaucoup.

Laznik décide alors de faire un psychodrame avec une famille de poupées en chiffon. Elle sort la mère-poupée, le père et le petit garçon, et un

bébé. Elle parle du petit garçon en chiffon qui veut mordre la maman. Là-dessus, Enrico va chercher le papa de chiffon et le met à côté du petit garçon qui veut mordre la maman. Elle prend alors le père dans les mains, ainsi qu'un tout petit bébé. Elle fait parler le père en chiffon qui s'adresse au bébé : « On ne mord pas, non ! non ! non ! » Enrico est très intéressé par ce père en chiffon qui tourne son corps de droite à gauche pour indiquer l'interdiction. Il regarde intensément l'analyste et ensuite, avec le plus grand sérieux, reprend les mouvements d'interdiction avec son corps à lui. Il est difficile de ne pas éclater de rire. Laznik : « Il ne faut pas que je rie ! C'est la première fois que je vois ce non chez votre fils, maman ! » La mère a un immense sourire de fierté. Tandis que son visage rayonne, son fils vient l'embrasser.

Se faire la dupe du Père

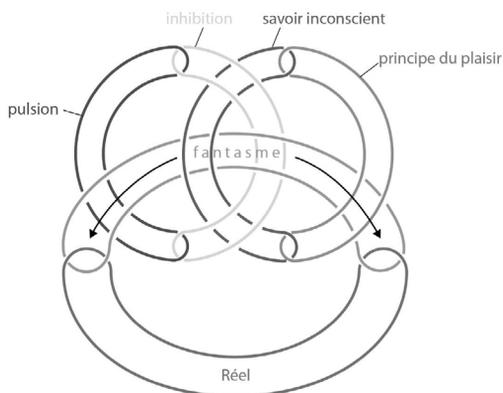
Rien n'est réglé pour autant. Car maintenant Enrico fait la loi à la maison, il hurle quand on ne fait pas ce qu'il veut et les parents lui obéissent. La maman soutient *mordicus* que la loi c'est la mère. C'est alors qu'elle fait en 2020 un covid grave pendant deux mois. Laznik a l'idée de lui envoyer à lire un texte en anglais sur la fonction du père. Toutes les séances par visio, avec la maman alitée au fond du trou, vont porter sur un jeu où un bébé loup veut manger la poupée et où Enrico dit à chaque fois : « Papa dit non ! non ! Papa ne permet pas ! » Là, Enrico, en invoquant le Papa, se fait la dupe de ce qui inhibe la pulsion que le loup dévorateur de la poupée porte au semblant.

Au bout de deux mois, c'était réglé : Enrico dormait seul, il ne criait plus, il n'avait plus de cauchemars, rien. Le covid, avouera la mère, avait été une chance, sans ça elle n'aurait jamais pu laisser la place au Papa qui dit non pour qu'il se fasse coupure de la demande dévorante d'Enrico et fasse prendre à celle-ci fonction d'objet dans son fantasme. S'étant saisi du semblant du Père, Enrico, qui avait atteint en mars 2020 ses 2 ans, était dès lors sur le rail de la névrose grâce auquel, le refoulement allant bon train, il allait pouvoir identifier le manque de l'Autre à sa demande et ainsi réduire son fantasme à la pulsion – cette réduction comptant, après le troisième temps, dut se faire d'où émerge le nouveau sujet, pour le quatrième temps de la pulsion que produit la seconde causation du sujet par la séparation de l'objet *a* –, la fin de l'analyse se définissant, à l'inverse, du redevenir pulsion du fantasme, pour la vivre enfin.

Enrico a donc appris à nouer le circuit de la pulsion. Il a aussi appris ce que les enfants apprennent pour ne pas devenir fous. Lacan nous l'explique

le 11 décembre 1973¹⁴ : il leur faut apprendre à se faire la dupe du Père pour que le nœud se fasse bien et tienne le coup. Enrico a appris, pour ne pas être non-dupe, c'est-à-dire être fou, à ne pas rater son nouement primitif qui ne se fait pas sans trois fois deux ronds de ficelle. Car bien avant d'apprendre à faire les lacets de ses chaussures, l'enfant apprend à faire le nœud par lequel la pulsion et l'inconscient tiennent, se tiennent au moyen du fantasme.

En effet, sans le fantasme, il n'y a pas de lien entre la pulsion et le savoir inconscient. C'est ce que montre Lacan quand il dessine le 20 décembre 1977 le nœud borroméen à six¹⁵ : c'est le rond du fantasme, couplé en double oreille avec le rond du réel, qui noue à six les couples en double oreille que forment les quatre ronds de l'inconscient avec le principe de plaisir et de la pulsion avec l'inhibition.



Le fantasme fondamental

Quel est ce fantasme qui n'assure qu'au sixième rond le nœud de l'être parlant ? C'est une représentation inconsciente, celle de l'enfant merveilleux, ou terrifiant, dont il faudra bien, si l'on fait une psychanalyse, s'affranchir. C'est ce qu'est le bébé pour sa mère et dont Marie-Christine Laznik dès la première séance exalte en *mamanais* le semblant. Il y a dans le fantasme du névrosé un enfant, un enfant qui est battu. Freud le découvre en 1919. Mais au-delà, il y a le fantasme fondamental, inquiétant, évité,

14. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 décembre 1973. Je remercie Marc Strauss de me l'avoir signalé il y a peu.

15. ↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 20 décembre 1977.

méconnu, dont Serge Leclaire propose la formule : *On tue un enfant*¹⁶. Il trouve son expression mythique dans le récit évangélique du Massacre des Innocents, dont dans sa folie jouissait monstrueusement Gilles de Rais.

Qui est à tuer ? Ce n'est plus le Père-la-jouissance de *Totem et tabou*. C'est la représentation du désir de la mère, dont l'enfant merveilleux est du phallus l'éminent représentant. Ce dont il y a à se dépandre, c'est de la représentation des rêves d'enfant des parents, dont la progéniture sera toujours et avant tout le support de ce à quoi ils auront dû renoncer. *His Majesty the Baby* accomplit les rêves de désir des parents, mais pour que vive le sujet il faudra bien s'affranchir de cette image tyrannique qui enracine dans son étrangeté l'inconscient de chacun ; et dont le meurtre est nécessaire autant qu'impossible, encore à perpétrer, jamais accompli, toujours à réaliser. Ce qui est à tuer est la plus primaire des représentations inconscientes qu'est le représentant narcissique primaire de l'enfant merveilleux, l'affreux jojo toujours renaissant qui règne en tyran sur la vie fantasmatique du sujet, dont le deuil ne peut se faire qu'à prendre en compte l'opération de la castration.

Ce dont nous avons à nous séparer absolument, à nous « dissexer¹⁷ », écrit Leclaire équivoquant entre disséquer et sexion avec un x du dit, pour avoir quelque raison de vivre et espoir de jouir, c'est de ce diable de phallus dont le travail des pulsions dites de mort assure – c'est leur vertu – l'absolute hétérogénéité. Celle-ci est fondamentale en ce qu'elle vise « le vieil homme », l'immortel enfant de nos rêves. « Une analyse se fonde, dit Serge Leclaire, d'une mise en évidence du travail constant de cette force de mort qui, de génération en génération, témoigne des rêves et désirs des parents ; il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première, étrange, dans laquelle s'inscrit la naissance de chacun¹⁸. »

De cette image de l'immortel enfant de nos rêves, Enrico avait dû, on ne sait pourquoi, détourner le regard. Il aura fallu que Marie-Christine Laznik aille le chercher, ce regard, et l'attrape dans la boucle vivante de son *mamanais* pour qu'Enrico vive au troisième temps de la pulsion. C'est parce qu'il lui a été impossible de se faire l'objet à boulotter, à regarder et à invoquer pour le plus grand plaisir de sa mère qu'il est impossible à l'autiste d'intégrer, et donc de tuer, l'image de l'enfant merveilleux dans laquelle s'est figée sa naissance. Sont chez lui fauchées, à la racine du Logos, les forces les plus vives, dites de mort, par lesquelles les forces de répétition,

16. ↑ S. Leclaire, *On tue un enfant*, Paris, Le Seuil, 1975.

17. ↑ *Ibid.*, p. 57.

18. ↑ *Ibid.*, p. 11.

en maintenant distincts les Uns des représentations inconscientes, perpétuent l'absolue hétérogénéité du référent du phallus, dont la *Bedeutung* est ce qui fait le Mystère de la *mystica vannus* de Bacchus-Dionysos.

Aufhebung du Logos

L'artiste campanien de ce que les archéologues appellent le deuxième style pompéien, qui dans les années 60 avant notre ère a peint cette *mystica vannus* sur le mur de la villa de Pompéi ensevelie au siècle après sous les cendres de l'éruption de 79, nous présente un panier à vannage qui sert de berceau d'osier au sacré membre ¹⁹.

Où conduit le parcours des scènes de la villa des Mystères ? Au couffin mystique du Phallus, sur lequel est jeté le voile violet qu'une jeune officiante agenouillée hésite à lever. À moins, ce que pourrait bien suggérer sa main gauche en suspens juste au-dessus du sommet du cône vésuvien comme si elle en pressentait l'éruption, qu'elle ne craigne, ou n'espère, que le membre sacré ne se lève plus haut encore ! Mais là il s'agit moins de célébrer le mystère de la fécondité que la *Aufhebung* du Logos. *Ô Logos, dis seulement une parole et je...* « ... et je serai guéri », dit la Bonne Parole de saint Matthieu. Guéri ? Guéri de quoi, bordel ! ? *Guéri de la promesse de l'aube* (salut à toi Romain Gary !). *Guéri* du devoir se faire voir dans son sexe comme le porte-bonheur (ou malheur) de sa mère, *son vrai à elle* – « Tu es mon vrai », dit-elle : le vrai que l'on dit être sien n'est pas toujours beau à voir. Il s'agit de guérir du se faire le *cornicello* de la Mamma, le *curnicello*, disent les Napolitains, qu'est cette petite corne rouge, apotropaïque et priapique en forme de piment, omniprésente à Naples, dont elle est le fétiche. C'est sur ce Mystère de la petite corne qu'Enrico, analysant précocissime du mystère du corps parlant, consent à jeter un œil et qui est le Mystère de l'incorporation. Enrico est sur la voie de la guérison. *Il guérit du vrai de sa mère qu'elle désirait tant qu'il soit et qu'il ne saurait être sans se mentir.*

Du haut de ses 2 ans, il peut déjà dire : « C'est maintenant que je parle », ainsi que Maurice Blanchot finit son roman *Le Très-Haut*, ce « maintenant » pouvant être aussi celui qui d'une psychanalyse écrit le point final.

Voilà ce que je voulais vous dire du nœud qu'un enfant doit apprendre à faire pour vivre la pulsion et de ce qu'un analysant peut apprendre de son analyse pour vivre sa vie.

19. ↑ <https://enseignement-latin.hypotheses.org/files/2021/04/9-10-Fond.jpg>

SÉMINAIRE ÉCOLE LES CERCLES CLINIQUES

« Comment débute une psychanalyse ? »

Les Cercles cliniques Présentation

Après deux années où le séminaire École de l'EPFCL-France se penche sur « La praxis de la théorie ¹ » psychanalytique par la lecture de ce grand texte de référence qu'est *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, ce nouveau séminaire inaugure une autre formule, sur un autre thème : « Comment débute une psychanalyse ? »

À titre expérimental, pour ses six premiers mois, il sera confié à deux Cercles cliniques. Ces nouveaux Cercles cliniques sont composés de membres de l'École, de préférence récemment nommés, quatre à cinq, choisis par les deux collègues responsables de l'animation et de l'orientation des travaux du Cercle, un AME ou un AE, et un membre du Conseil d'orientation. Le thème du séminaire est choisi par le Conseil d'orientation. Après quelques mois de travail sur le thème, les Cercles animeront le séminaire École du jeudi soir.

Thème du 1^{er} semestre 2025 : Comment débute une psychanalyse ?

L'enjeu en est crucial pour chaque psychanalyste puisqu'il y a, aujourd'hui plus que jamais dans le foisonnement des techniques psy de la parole, une question sur ce qui fait qu'une psychanalyse en est une. Quatre sous-titres ont été retenus :

De la parole à l'association libre,

Peser la demande,

Passage au transfert analytique,

L'acte à l'entrée de l'analyse.

1. ↑ Définition de l'éthique de la psychanalyse, J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 232.

Les Cercles cliniques 2025

Cercle clinique 1 :

Yann Dujeancourt (pôle 12, Bourgogne Franche-Comté), Patricia Gavilanes (pôle 14, Paris Île-de-France), Kristèle Nonnet-Pavois (pôle 14, Paris Île-de-France), Jean-François Zamora (pôle 13, Bordeaux Σ), Anastasia Tzavidopoulou (*responsable de l'animation*) et Dominique Fingermann (*membre du CO 2023-2024*).

Cercle clinique 2 :

Alexandre Faure (pôle 9, Ouest), Isabelle Geneste (pôle 13, Bordeaux Σ), Laurence Martin (pôle 14, Paris Île-de-France), Tatiana Pellion (pôle 14, Paris Île-de-France), Nadine Cordova (*responsable de l'animation*) et Sol Aparicio (*membre du CO 2023-2026*).

Les Cercles cliniques

Comment débute une psychanalyse ?

Ouverture

Nadine Cordova

Voilà que nous inaugurons une nouvelle formule du séminaire École autour du thème « Comment débute une psychanalyse ? ». Il occupera quatre soirées et à chaque fois avec une porte d'entrée différente. Nous avons souhaité que ce séminaire École prenne la couleur d'un séminaire de travail élargi à l'instar des Cercles. Ces derniers ont en effet travaillé non seulement indépendamment l'un de l'autre mais se sont aussi retrouvés quelques fois. Et les quatre thèmes se sont répartis selon le goût de chacun.

Les interventions proposées lors des soirées sont un appui pour penser, discuter sur une question de fond, cruciale pour notre pratique : comment débute une psychanalyse ? Question qui convoque chacun de nous, chacun des psychanalystes, qu'il soit au début ou non de sa pratique ; question qui nous met tous au travail.

Les Cercles apportent quelque chose de frais. Les lectures, les échanges riches et ouverts s'entrecroisent et impactent chacun de nous d'une façon ou d'une autre. Lors du travail, nous nous rendons compte de la difficulté du thème et notamment de l'écart qu'il peut y avoir entre le penser et se trouver seul face à son acte. Les productions écrites témoigneront certainement un peu de tout ça. Gardons enfin bien en mémoire ce que Lacan reprend de Freud : le début et la fin d'une psychanalyse sont des moments clefs, « les plus exemplaires pour sa structure ». « De la parole à l'association libre » vise par conséquent un moment subtil. Il s'agit de le soigner, car en acte ce passage à l'analyse n'est pas sans conséquence sur l'entrée ou non en analyse, sur ses suites et ses fins, sans perdre de vue que ce passage tient aussi à la chance, à la rencontre !

Anasatasia Tzavidopoulou

Nous avons l'habitude dans notre école, qui est une école de la passe, de parler des fins des analyses, comment une analyse finit. Et lors des événements consacrés à la passe, nous écoutons les AE qui en témoignent. Mais le thème qui nous réunit ici est le début d'une analyse, « Comment débute une psychanalyse ? ». Alors, pour qu'une analyse arrive à une fin, il faut au moins qu'elle débute. Et c'est sur ce point que la responsabilité du psychanalyste est convoquée : il s'agit de l'orientation, l'orientation de l'inconscient. D'où l'importance de ce thème avec lequel nous revenons sur les fondamentaux de la psychanalyse, les fondamentaux historiques, en passant par Charcot, Breuer, et le dispositif analytique tel que Freud l'a inventé et tel que Lacan l'a révolutionné.

Patricia Gavilanes

Comment débute une psychanalyse ? De la parole à l'association libre *

Entre l'homme et la femme,
Il y a l'amour,
Entre l'homme et l'amour,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur.

Antoine Tudal ¹

« Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ² ! », lance M^{me} Emmy von N. à Freud, dès le début de son traitement analytique le 1^{er} mai 1889. Cette formule n'illustre-t-elle pas une demande d'analyse, un passage, voire une rupture d'avec ce qu'était le traitement des hystériques par hypnose, à l'époque de Freud ? Nous savons qu'avant le dispositif de l'association libre, comme moyen thérapeutique par la parole, était pratiquée la suggestion par l'hypnose.

En 1893, année de la mort de Charcot, Freud se réfère à celui-ci comme étant un « visuel » – en français dans le texte –, un voyant. Charcot défend, face à la médecine purement théorique, le travail clinique qui consiste pour lui « à voir et ordonner ³ ». Il a fait, selon Freud, de la Salpêtrière un « musée de faits cliniques ⁴ », et c'est grâce à lui que l'hystérie récupère sa dignité de maladie : « [...] on abandonna peu à peu l'habitude du sourire méprisant auquel la malade pouvait alors s'attendre

* ↑ Texte présenté le 13 février 2025, dans le cadre du séminaire École, Cercles cliniques « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « De la parole à l'association libre ».

1. ↑ Poème cité par J. Lacan dans *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 98.

2. ↑ S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 2018, p. 36.

3. ↑ S. Freud, « Charcot », dans *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984, p. 63.

4. ↑ *Ibid.*

à coup sûr ; celle-ci n'était plus par nécessité une simulatrice, puisque Charcot de toute son autorité répondait de l'authenticité et de l'objectivité des phénomènes hystériques⁵. »

C'est aussi Charcot qui soulève l'importance des phénomènes hypnotiques chez les hystériques, mais, pour lui, l'hypnose reste dans une certaine mise en scène et est utilisée pour établir une classification ; pour Freud, en revanche, l'utilisation de l'état hypnotique vise la possibilité de traiter les symptômes en faisant évoquer certains événements traumatiques au patient. Nous pourrions dire que Freud, avec l'association libre, effectue un passage depuis l'observation – l'arrêt sur image de l'hystérique de Charcot – vers le mouvement que l'on retrouve dans le discontinu de la parole de ses patients⁶.

Revenir sur le début de Freud avec les patientes hystériques me permet de souligner que la création du procédé analytique est intimement liée à la clinique de Freud, mais aussi de suggérer que dans chaque début d'analyse quelque chose du fondement de la psychanalyse se ravive, à savoir la possibilité de tenir compte de l'inconscient, de faire entendre l'équivocité de la langue, et l'accueil de l'interprétation que cela implique et qui concerne le propre de chaque sujet.

En laissant parler ses patients, Freud devient témoin d'un discours qui a une construction, une logique propre au sujet et ce jusque dans les lapsus et les rêves qui s'y produisent.

Dans la présentation du cas d'Anna O. dans les *Études sur l'hystérie*, cette patiente de Breuer est décrite avec un symptôme qualifié de « grave trouble fonctionnel du langage » : « On observa d'abord qu'elle ne trouvait plus ses mots [...] Puis grammaire et syntaxe disparurent de son langage [...] Plus tard, les mots eux-mêmes vinrent à lui manquer⁷. » En lui ôtant toute signification, Anna O. semble introduire un questionnement lié à la langue elle-même en produisant un non-sens.

Que faut-il entendre et interpréter ? Freud tient compte d'un discours qui échappe au sujet qui l'énonce. Concernant Anna O., par exemple, nous pouvons remarquer que la composante sexuelle était peu accentuée dans la vie de cette jeune femme. À ce propos, Breuer nous dit : « La malade n'avait jamais eu de relations amoureuses et, parmi ses multiples hallucinations,

5. ↑ *Ibid.*, p. 69.

6. ↑ Dans le passage de l'observation vers la parole tissée par une association d'idées, nous pourrions voir une démarcation entre l'imaginaire et le symbolique.

7. ↑ S. Freud, *Études sur l'hystérie*, *op. cit.*, p. 17.

jamais cet élément de la vie psychique ne se manifestait ⁸. » Toutefois, malgré l'absence du thème sexuel dans son discours, Anna O. ne s'abstient pas de donner à la « talking cure » (cure par la parole) le nom humoristique de « chimney sweeping ⁹ » (ramonage de cheminée). Ramonage, voilà un mot qui nous renvoie aussitôt à l'équivoque de la langue, car, en nous référant à la définition du dictionnaire, dans un sens vulgaire, ramoner la cheminée (d'une femme) signifie avoir un rapport sexuel avec elle. Cette polysémie du mot laisse paraître l'équivoque marquée par une connotation d'ordre sexuel.

Ici, nous pourrions évoquer ce que Lacan nous dit dans *Télévision* : « Or ce qu'articule comme processus primaire Freud dans l'inconscient [...] ce n'est pas quelque chose qui se chiffre, mais qui se déchiffre. Je dis : la jouissance elle-même. Auquel cas elle ne fait pas énergie, et ne saurait s'inscrire comme telle ¹⁰. »

C'est avec l'attention flottante, le fait de s'intéresser à tout, sans privilégier ce qui pourrait être considéré comme important, que se produit l'interprétation. Lacan nous dit que « nous entendons ce qu'il a dit quelquefois simplement du fait d'une espèce d'équivoque, c'est-à-dire d'une équivalence matérielle, nous nous apercevons que ce qu'il a dit... nous nous apercevons parce que nous le subissons... que ce qu'il a dit pouvait être entendu tout de travers ¹¹ ».

Du côté des patients, il y a ceux qui ne veulent pas « subir » cette matérialité et cette équivoque de la langue, nous pouvons évoquer deux d'entre eux : « Je vous préviens, je n'aime pas trop la psychanalyse, je ne voudrais pas me mettre à parler de mon passé, j'ai l'impression que cela ne sert à rien... », ou encore une très jeune femme qui dit : « Je ne voudrais pas m'allonger sur le divan, j'ai peur de commencer à parler de... vous savez quoi... le sexe. »

Pour continuer avec la question du déchiffrage, Lacan, dans le séminaire *Encore*, nous rappelle que c'est de lecture qu'il s'agit dans le discours analytique : « C'est toujours ceci – à ce qui s'énonce de signifiant vous donnez une autre lecture que ce qu'il signifie. [...] Dans votre discours analytique, le sujet de l'inconscient, vous le supposez savoir lire [...] votre histoire de l'inconscient. Non seulement vous le supposez savoir lire, mais vous le supposez pouvoir apprendre à lire ¹². »

8. ↑ *Ibid.*, p. 14.

9. ↑ *Ibid.*, p. 22.

10. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 522.

11. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 juin 1974.

12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 37-38.

« Je sais madame que je ne devrais pas parler ici tout le temps de ces mêmes événements, mais c'est la seule chose qui traverse mon esprit dans ce moment, j'en suis désolé, mais je suis prisonnier de ça. » Ce sont les mots d'un patient pendant une période de deuil à la suite d'une perte amoureuse. Ce patient s'excuse de ne pas dire cette chose que nous serions en attente d'entendre. Cependant, si nous entendons bien la règle fondamentale, pour la psychanalyse, de l'association libre comme « dire tout ce qui vous passe par la tête », le patient la respecte, car il dit tout ce qu'il a dans sa tête et qui d'ailleurs le hante. Néanmoins, ce patient présuppose un virement, un basculement vers un autre type de discours. Cette vignette ne pointe-t-elle pas que le passage de la parole liée aux événements de la vie à la parole de l'association libre nous permet de concevoir une distinction entre un temps chronologique et un moment logique ? Il faut bien noter qu'un certain soulagement s'obtient du seul fait que le patient commence à parler lors de sa séance. Qu'est-ce qui permet de passer du récit des faits réels de la vie à la parole de l'association libre ? Avant tout, c'est le transfert.

Pour Freud, avant toute interprétation, il y a le transfert à établir. La « névrose de transfert », comme il la nommait, se substituait à la névrose du patient et il la désignait comme « forme nouvelle de la maladie ». Pourrions-nous dire que cette nouvelle maladie est provoquée par un parasite, celui de la langue ? « Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons nous sont, en quelque sorte, imposées ? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme bien portant ¹³. »

Le passage de la parole à l'association libre s'appuierait donc sur ce sujet interpellé par la nouveauté, par une transgression qui le surprend mais qui le terrifie parfois. « Le sujet [aux dires de Lacan] n'est pas celui qui pense. Le sujet est proprement celui que nous engageons, non pas, comme nous le disons pour le charmer, à tout dire [...] mais à dire des bêtises, tout est là. C'est avec des bêtises que nous allons faire l'analyse, et que nous entrons dans le nouveau sujet qui est celui de l'inconscient ¹⁴. »

Dans son article de 1918, « Les voies de la thérapie psychanalytique », Freud nous renvoie au fait que dans ce que l'on appelle « psychanalyse », apparaît « analyse », ce qui signifie « démontage, décomposition ». Le travail de l'analyste consisterait donc à interpréter des éléments pulsionnels du patient, pris un par un. Nous pourrions voir dans ce procédé de Freud la coupure comme interprétation, cependant il exige de la part de l'analyste de

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 95.

14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 25.

venir en aide au patient avec ce qu'il définit comme « synthèse », à savoir « la mise en place d'une nouvelle et meilleure composition de ces éléments ¹⁵ », antérieurement pris un par un. En cette notion de synthèse que Freud emprunte à la chimie, nous pourrions voir une tentative de mettre à distance ce qui serait une pratique fondée uniquement sur le déchiffrement et l'interprétation. Avec cette notion de synthèse, Freud s'éloigne aussi de la simple spéculation, mot qui renvoie dans son étymologie à l'espionnage, à la pure observation. Nous pourrions dire aussi que Freud demande à l'analyste une certaine participation à ce processus de construction d'une structure logique fondée sur la castration, sur ce qui ne peut pas se dire.

Il s'agit donc d'une affaire de travail, et nous pouvons apercevoir ici l'importance que prend, dès le début, la dimension éthique, étroitement intriquée à la question proprement clinique de l'analyse. Dans son texte « La sexualité dans l'étiologie des névroses », Freud écarte de l'étude de l'étiologie des névroses mais aussi de leur traitement, « celui qui sait par lui-même que les dévoilements de la vie sexuelle éveillera en lui un frémissement sensuel au lieu d'un intérêt scientifique ¹⁶ ». Cet aspect s'ajoute à la condition primaire pour le psychanalyste de faire une analyse.

Lacan insiste sur cette notion de travail, cette fois du côté de l'analysant. D'abord quand il aborde la question de l'élaboration du matériel de l'analysant : « Il s'agit d'élaborer, de permettre à celui que j'appelle l'analysant d'élaborer [...] ce savoir inconscient qui est en lui comme un chancre, pas comme une profondeur, comme un chancre ! Ça, c'est autre chose, bien sûr, c'est autre chose que la connaissance ¹⁷. » Il évoque le travail de l'analysant quand il déclare que la règle fondamentale de l'association libre dit à celui qui vient solliciter un analyste qu'« il faut en baver un minimum pour faire quelque chose ensemble, à savoir que ça ne peut pas aller si en quelque manière on ne va pas jusqu'à ce qui déplaît non pas à l'analyste mais qui déplaît profondément à qui que ce soit : faire un effort ¹⁸. »

De la parole à l'association libre implique donc la notion d'un effort, d'un travail. Quel serait le produit de cet effort ? Un savoir. Le savoir qu'implique l'effet du langage sur l'inconscient. Effet donc, sur la répétition des symptômes ? Nous pourrions dire que ce procédé analytique,

15. ↑ S. Freud, « Les voies de la thérapie psychanalytique », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2007, p. 146.

16. ↑ S. Freud, « La sexualité dans l'étiologie des névroses », dans *Résultats, idées, problèmes I*, op. cit., p. 77.

17. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 juin 1974.

18. ↑ J. Lacan, « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert dans le cadre des journées d'étude de l'EFP », *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, 1978, p. 7.

association libre et interprétation, est marqué par l'acte. Du côté de l'analysant avec l'amour de transfert, l'acte de dire tout ce qui passe par la tête, et du côté de l'analyste un acte conditionné par un moins, celui de l'objet cause de désir.

Pour finir, nous pourrions nous interroger sur la possibilité pour certains sujets de rompre avec le dire du discours commun et de passer au dire de l'association libre. Qu'en est-il de cette règle dans l'époque actuelle ¹⁹ ?

19. ↑ J. Lacan, *Je parle aux murs*, op. cit., p. 96. Concernant cette question, nous pourrions nous référer à ce que J. Lacan énonce, dans ses entretiens à Sainte-Anne, à propos du discours capitaliste : « Ce qui distingue le discours du capitalisme est ceci – la *Verwerfung*, le rejet en dehors de tous les champs du symbolique, avec les conséquences que j'ai déjà dites, le rejet de quoi ? De la castration. Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour, mes bons amis. Vous voyez ça, hein, c'est pas rien. »

Kristèle Nonnet-Pavois

Comment débute une psychanalyse ? De la parole à l'association libre « De... à... », quels débuts * ?

Qu'est-ce qui distingue la parole d'une parole analysante à l'épreuve de l'association libre ? Le titre retenu pour cette première des quatre séquences, « De la parole à l'association libre », évoque un trajet. Pourrions-nous repérer un point de passage dans ce trajet de début d'une psychanalyse ? Et que pourrions-nous dire de ce qui rendrait possible ce point de passage ? C'est à partir de cette question que j'ai avancé avec les collègues du Cercle clinique.

Ça commence par la parole. Celle de celui qui s'adresse à l'analyste et celle de l'analyste qui l'accueille et l'encourage, l'invite à parler, ou peut-être davantage, à dire. Dire avec ses paroles, dire ce qui lui passe par la tête, dire les mots tels qu'ils se présentent, comme ils lui viennent. Autant de formules possibles.

À tout trajet, un point de départ. Pour ce qui est du nôtre, nous avons débuté nos travaux par la lecture des textes de Freud réunis dans *La Technique psychanalytique*. L'association libre, « règle psychanalytique fondamentale » du dispositif inventé par Freud, est énoncée à plusieurs reprises et notamment dans l'article « Le début du traitement », où il en donne une formulation : « Racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez sur vous-même ¹. »

Freud insiste sur « l'empire des résistances » qui pousse les patients à moins observer la règle. « Lorsqu'on fait une seule concession, tout le travail est voué à l'échec. [...] Le traitement psychanalytique doit se

* ↑ Texte présenté le 13 février 2025, dans le cadre du séminaire École, Cercles cliniques « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « De la parole à l'association libre ».

1. ↑ S. Freud, « Le début du traitement », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2002, p. 94.

hausser au-dessus de toutes les précautions entravantes, étant donné que la névrose et les résistances, elles, ne ménagent rien ². » Ça débute et « ça bute » sur des résistances.

La règle donnée à la parole commande ainsi à dire tout, comme ça se présente, sans censure, y compris le déplaisant. Elle oblige là où ailleurs, hors de ce dispositif qu'offre un psychanalyste, le sujet, « on », ne se le permettrait pas. En cela, elle commande aussi de se défaire de ce qui pourrait supposer plaire à l'analyste.

Du côté de l'analyste, la règle a ses implications. Là aussi, Freud y insiste et notamment dans l'article « Conseils aux médecins sur le traitement analytique ³ ». Rappelons certains de ces conseils : prêter à tout la même attention « flottante », sans efforts d'attention inappropriés à faire dans le choix des matériaux fournis. « Procéder sans s'être préalablement tracé de plan, se laisser surprendre par tout fait inattendu, éviter toute idée préconçue. » L'attention du psychanalyste ne se porte sur rien de particulier, il suspend son jugement. L'analyse exige de considérer chaque cas dans sa singularité. Et pour le psychanalyste, pas de place pour toute suggestion, commandement ou autre prescription. L'analyste ne mettra pas en jeu « sa propre individualité ».

La relecture des recommandations de Freud rappelle plusieurs formulations de Lacan. Je relève une des premières que j'ai rencontrées au sujet de la compréhension dans le séminaire *Les Psychoses*, à propos de la signification du délire, le conseil est clair : « Commencez par ne pas croire que vous comprenez. Partez de l'idée du malentendu fondamental ⁴. » À sa lecture, j'en ai retenu un « gardez-vous de comprendre » que par ailleurs j'ai pu entendre lors de présentations de malades. Autre formulation de Lacan, récemment à l'étude du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, nous y lisons : « Quelque chose auquel on ne comprend rien, c'est

2. ↑ *Ibid.*, p. 95.

3. ↑ S. Freud, « Conseils aux médecins sur le traitement analytique », dans *La Technique psychanalytique*, *op. cit.*, p. 62-68.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 29.

Et plus loin, p. 31 : « On observe dans la formation que nous donnons aux élèves que c'est toujours là qu'il convient de les arrêter. C'est toujours le moment où ils ont compris, où ils se sont précipités pour combler le cas avec une compréhension, qu'ils ont raté l'interprétation qu'il convenait de faire ou de ne pas faire. Cela s'exprime en général en toute naïveté par la formule – *Le sujet a voulu dire ça*. Qu'est-ce que vous en savez ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'a pas dit. Et le plus souvent, à entendre ce qu'il a dit, il apparaît à tout le moins qu'une question aurait pu être posée, qui aurait peut-être suffi à elle seule à constituer l'interprétation valable, et au moins à l'amorcer. »

tout l'espoir, c'est le signe qu'on en est affecté ⁵. » Et, pour entendre l'espoir qui s'y loge, il peut y avoir, là aussi, un bout de trajet à faire.

Obéir à tout dire. À se laisser dire, ce qui vient, sans peser le dit. Cet obéir vient du latin *ob-audire*, prêter l'oreille à quelqu'un, et sa définition se décline en un « être soumis à ». Rien de libre dans cette règle qui demande de se soumettre à la parole et ainsi à la logique du langage. Originalité d'une règle dont l'énoncé supposé porteur de liberté – association libre – porte en lui la limite inhérente au langage et son impossible de tout dire.

Un sujet qui ne comprend pas ce qui lui arrive, ses symptômes, ses répétitions, ses angoisses, sonne chez un analyste, qui l'invite à suivre cette règle paradoxale, justement car il en sait la visée, orienté qu'il est, l'analyste, d'un bout de savoir sur la vérité menteuse, de son manque-à-être et du reste qui ne peut être dit.

Mais, dans l'espace du cabinet, dans la rencontre avec un sujet, le « se garder de comprendre » a pu et peut ne rester qu'une connaissance théorique. J'ai en tête une patiente avec laquelle je me suis aperçue qu'en extrayant et en ponctuant certaines de ses paroles de façon trop appuyée, je venais lui signifier un « ça veut dire ça ». En cherchant à ce que la patiente les entende, je passais à côté de ce qui aurait pu faire coupure dans son récit et produisais une réponse qui n'a fait que butée au travail. Là où elle pointait que dans son lien libidinal à son mari se rejouait celui à sa mère, à acquiescer, j'ai participé à entériner l'interprétation qu'elle promenait avec elle. Le déploiement de la parole pour le patient n'attend pas le déploiement d'une parole explicative de l'analyste. Les réponses d'approbation tout autant que les réponses supposées réconfortantes sont vaines, bien plus frustrantes qu'un certain silence de l'analyste. Mes interventions n'ont pas pu favoriser l'émergence de sa question subjective. Ça peut buter du fait de croire comprendre et montrer, énoncer le supposé compris, et ainsi l'analyste peut provoquer des points de butée qui auront pour conséquences que le travail n'en restera qu'aux débuts. Dont acte, Freud l'avait explicité : « En révélant aux malades leur inconscient, on provoque toujours chez eux une recrudescence de leurs conflits et une aggravation de leurs symptômes ⁶. »

Continuons. Qu'est-ce que le sujet vient chercher à dire en s'adressant à un psychanalyste qui offre cette règle de l'association libre ? Relevons ce

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 105.

6. ↑ S. Freud, « À propos de la psychanalyse dite "sauvage" », dans *La Technique psychanalytique*, op. cit., p. 40.

que Lacan dit en décembre 1975 lors d'une conférence aux États-Unis : « Comment cette chose est-elle possible, qu'il y ait des analystes ? La chose n'est possible que du fait que l'analysant reçoit cognition – si on peut dire – d'observer une règle, de ne dire que ce qu'il peut avoir à dire, que ce qui lui tient à cœur comme on dit en français. [...] L'analyste a averti, avant que le postulant entre en analyse, il a averti qu'il devait tout dire. Qu'est-ce que veut dire "tout dire" ? Ça ne peut pas avoir du sens. Ça ne peut vouloir dire que dire n'importe quoi. En fait, c'est ce qui se passe. C'est par là qu'on entre en analyse ⁷. »

Que le sujet puisse dire ce qui lui tient à cœur, six mois plus tôt, Lacan le formulait ainsi : « C'est le symptôme qui est au cœur de cette règle. Ce qui, dans l'énoncé de la règle fondamentale, est visé, c'est la chose dont le sujet quelconque est le moins disposé à parler, c'est à savoir, disons, parce que je veux là bien articuler des choses, c'est de son symptôme, c'est de sa particularité ⁸. »

Le symptôme, cet embarras qui dérange un sujet, pousse à demander à rencontrer un analyste. Si, à reprendre Perec, « vivre c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner ⁹ », on vient chercher un analyste quand on en a marre de se cogner, lorsque la répétition des manifestations symptomatiques devient insupportable. C'est le symptôme qu'il faudra aller chercher. Et pour cela, l'entrée en analyse passe par un franchissement, s'affranchir à dire ce qui n'a pas de sens.

Ça n'a pas de sens et pourtant ça intéresse l'analyste. L'émergence de la question du sujet s'articule, est solidaire, de l'installation du transfert. Le dispositif analytique suppose qu'il y a un savoir à élaborer, qu'il y a à soutenir un désir de savoir. L'ouverture à l'inconscient passe par la parole, mais une parole prise dans un dispositif transférentiel. Chemin faisant, de pensées en articulations signifiantes, le transfert permet l'élaboration d'un savoir. Dans ce cheminement vers l'inattendu et vers l'énigme, au déploiement de l'association libre, par la prise en considération de la parole, se joint un « ça (re)commence par le transfert ¹⁰ ».

Qu'est-ce qui spécifie l'offre et la réponse de l'analyste ? En formulant à l'analysant un « là (ici et maintenant), dites ce qui vient », l'analyste

7. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1975, p. 42-45.

8. ↑ J. Lacan, « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert dans le cadre des journées d'étude de l'EPF », *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, 1978, p. 22-24.

9. ↑ G. Perec, *Espèce d'espaces*, Paris, Galilée, 2000, p. 16.

10. ↑ « Au commencement de la psychanalyse est le transfert. » J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 247.

ne favoriserait-il pas une soudaineté, l'émergence d'un soudain ? L'analyste soutient la dimension d'une urgence à dire, il soutient l'urgence subjective de la demande initiale et la réactualise dans les séances. Cette urgence surgit lorsque le symbolique se trouve impuissant à modérer les effets du réel. « Sur la brèche » serait une position de l'analyste pour favoriser l'ouverture à l'inconscient. Travailler contre les résistances, contre la censure, passe par l'intervention de l'analyste. J'ai notamment en tête ces moments où l'analyste peut être amené à encourager le sujet à déplier, à dérouler les énoncés que l'analysant laisserait interrompus, suspendus.

L'analyste, avec le dispositif, fait offre de s'écarter du discours commun, du ronronnement d'une plainte, de la route des interprétations déjà-là. S'en écarter permet une respiration au sujet. En introduisant de la discontinuité entre un signifiant et un autre, l'analysant peut avancer de pas de côté en pas de côté. C'est peut-être ce que nous pouvons entendre parfois dans des phrases telles que « je ne me le suis jamais formulé comme cela et pourtant je viens de le dire comme ça ».

Dans ce qui distingue la pratique de l'analyste de tout autre pratique « psy » de parole, il y a aussi le silence de l'analyste. Silence dans une certaine économie de ses mots, et silence sur sa personne en tant que réponse, un silence consistant et porteur de la position de l'analyste et de son désir.

Je me suis aperçue dans le temps du passage au divan d'un patient d'un changement de position de mon côté en laissant tomber le recours à tous ces petits « oui » et autres petits encouragements que j'adressais au patient pour soutenir sa parole. C'est en constatant, dans ce temps où le regard cède, que je cherchais à les retenir qu'ils me sont apparus et qu'ils ne me parurent pas, ou plus, nécessaires. Dans le dispositif, ne serait-ce pas le « ici je peux le dire » d'un analysant qui nous intéresse ? Le « ici », le dispositif, qui viendrait signaler un pas de côté aux précédents « à vous je peux le dire ».

Ce silence, je le noue à ce qu'il lui faut de solide pour entendre ce qui dérange, pour entendre le sale, l'opaque, l'obscur, et les tempêtes qui traversent les vies de ceux qui viennent s'adresser à l'analyste. La psychanalyse vise la vérité intime du sujet et pour cela « l'analyste enregistre, immobile mais non impassible ¹¹ », écrit Lacan en 1936, dans « Au-delà du principe de réalité ». Articulation de ce qui ne remue pas, qui est à une même place avec une présence vivante et concernée, « non impassible ».

11. ↑ J. Lacan, « Au-delà du principe de réalité », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 84.

Dans ce passage de la parole à l'association libre, le dispositif demande d'user du langage, du langage pris dans les sillons du transfert pour faire parler la vérité ¹². La prise en compte de l'inconscient n'appelle pas de complément ou de suggestion à la parole de l'analysant. L'analyste offre un travail de soustraction, à l'image du *per via di levare* ¹³ que Freud reprend du travail du sculpteur pour présenter la méthode analytique. Ça débute par la position et l'orientation de l'analyste.

12. [↑](#) « Moi, la vérité je parle. » J. Lacan, « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 409.

13. [↑](#) S. Freud, « De la psychothérapie », dans *La Technique psychanalytique, op. cit.*, p. 13.

IV^E CONVENTION EUROPÉENNE DE L'INTERNATIONALE DES FORUMS

Venise, 12-14 juillet 2025

Journée de l'École

« La passe : expérience et témoignages »

Réplique 2

Daphné Tamarin

Une transmission mathématisée pour la passe * ?

Je prends acte du titre de Radu Turcanu « La transmission en question dans la passe », et de sa référence, dans le texte de la réplique, à « une transmission avec sa logique [qui] est à la fois singulière et traçable dans l'expérience de la passe ¹ ». Que peut-on dire de cette logique dans l'enseignement de Lacan ? Ne concerne-t-elle que l'expérience de la passe, ou peut-on la repérer dans d'autres expériences, voire d'autres disciplines ?

Dans l'article « Le mathématisable dans la clinique ² », Colette Soler différencie deux types de mathèmes dans l'enseignement de Lacan :

– les mathèmes de structure, qui désignent l'effet universel de la négativation du langage sur tous les êtres parlants, comme le sujet barré, S , ou le $S(A)$;

– les mathèmes de contingence, introduits dans l'enseignement ultérieur de Lacan, qui tentent de saisir le vecteur libidinal du désir et de la jouissance qui animent le sujet et qui sont singuliers pour chaque être parlant. Il s'agit donc de savoir « si l'animation de la structure elle-même est mathématisable ³ ».

C'est cette formule frappante d'un mathème de la contingence que j'examinerai en relation avec la question de la transmission dans la passe.

Lacan fait référence aux mathèmes de la contingence dans *Télévision*, où il montre que, dans les formules de la sexuation, la contingence de

* ↑ Les membres européens du CIG sortants (2023-2024) proposent une série de *Répliques* en préparation à la journée École « La passe : expérience et témoignages » qui se tiendra à Venise le 12 juillet 2025.

1. ↑ R. Turcanu, « Réplique 1 », *Mensuel*, n° 184, Paris, EPFCL, février 2025, p. 41-42.

2. ↑ C. Soler, *Une clinique d'exception*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, coll. « Études », 2022, p. 105-115.

3. ↑ *Ibid.*, p. 107.

l'événement de la rencontre sexuelle peut être mise en correspondance avec la nécessité de la structure, c'est-à-dire l'impossible inscription de la relation sexuelle :

Il y suffit que quelque part le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire, que de la contingence s'établisse (autant dire), pour qu'une amorce soit conquise de ce qui doit s'achever à le démontrer, ce rapport, comme impossible, soit à l'instituer dans le réel ⁴.

Selon Colette Soler, ces mathèmes de la contingence se lisent non seulement dans les formules de la sexualité, mais aussi dans les quatre discours, et même dans la théorie des nœuds borroméens : dans tous les cas, un mathème numérique de la structure est conditionné ou régi par l'événement contingent d'un acte de dire qui ex-siste à la structure du langage.

C'est cette logique de la contingence, me semble-t-il, qui régit la relation entre le dit et le dire que Lacan a élaborée dans « L'étourdit », et que l'on retrouve également dans la formulation de l'Un-dire de l'analysant que l'analyse peut produire ; une formule qui peut être déduite ou extraite de tout ce qui a été dit, mais pas sans l'acte contingent du dire.

Par exemple, la désignation par Lacan du « dire de Freud » : il n'y a pas de rapport sexuel, à partir de tout ce qu'il a dit et écrit sur son expérience de l'analyse. De même l'exemple que donne Colette Soler de la phrase de Lacan « Je suis poème et pas poète, mais je signe », comme possible Un-dire d'une passe (dire), mais pas sans tout ce qu'il a élaboré auparavant (dits) : « Pour celui qui dans son témoignage permet de lire l'Un-dire, ce qui n'implique pas qu'il l'énonce, son "Un-dire" à inférer de ses dits. [...] C'est la preuve par l'Un-dire – elle aussi à vérifier de ses suites ⁵. »

C'est aussi ce qui est impliqué dans le texte de Radu Turcanu, comme « lambeaux, précipités [...] formulation inattendue », ou que « sont extraites quelques formules heureuses et éclairantes ⁶ ».

Cette conception d'une logique de la contingence peut-elle nous orienter quant à la transmission en jeu dans la passe ?

Je laisse la question ouverte pour l'instant, en précisant qu'elle ne concerne pas seulement la psychanalyse. Je signale cette même construction, non seulement dans l'analyse, mais aussi dans les mathématiques,

4. ↑ J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 62.

5. ↑ C. Soler, « Vu des cartels de la passe », *Expériences des cartels de la passe* (CIG 2014-2016), *Wunsch*, n° 16, IF-EPFCL, février 2017, p. 66. <https://www.champlacanien.net/public/docu/1/wunsch16.pdf>

6. ↑ R. Turcanu, « Réplique 1 », art. cit.

puisque c'est la même logique qui opère dans ce que Lacan désigne comme « le dire de Cantor ⁷ » dans le discours des mathématiques.

C'est pourquoi Colette Soler, dans son séminaire *Un désirant nouveau ?*, peut parler de « passes de science » qui recommencent... « dans tous les domaines où il y a construction de savoir ⁸ ».

7. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 452.

8. [↑](#) C. Soler, *Un désirant nouveau ?*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, coll. « Cliniques », 2023, p. 79.

L'ENFANT, LE SEXUEL, TOUJOURS TRAUMATIQUE ?

Gérard Fauconnet

Le cas Hans : une enfance de « l'être-pour-le-sexe » * ?

« L'être-pour-le-sexe » : la formule est radicale, pour ne pas dire brutale ! Une formule que Lacan écrit en un mot (et qui ferait un préalable à « il n'y a pas de rapport sexuel » ?). Sa radicalité relève pour une part d'une question de contexte, me semble-t-il, celui de l'allocution que prononce Lacan en conclusion des journées sur les psychoses de l'enfant en octobre 1967, qui lui est l'occasion de rappeler à une audience de psychiatres et de psychanalystes ce qui constitue le cœur de la subversion freudienne :

Sommes-nous [...] à la hauteur de ce qu'il semble que nous soyons, par la subversion freudienne, appelés à porter, à savoir l'être-pour-le-sexe ?

Nous ne semblons pas bien vaillants à en tenir la position.

Non plus bien gais. Ce qui, je pense, prouve que nous n'y sommes pas tout à fait.

Et nous n'y sommes pas en raison de ce que les psychanalystes disent trop bien pour supporter de le savoir, et qu'ils désignent grâce à Freud comme la castration : c'est l'être-pour-le-sexe ¹.

La radicalité de la formule renvoie donc au tranchant de la découverte freudienne : celui d'avoir mis la castration au centre de la subjectivité.

La formulation « l'être-pour-le-sexe », le *mot* de Lacan, car c'est ainsi qu'il nous en propose la graphie, pose un certain nombre d'interrogations aussi bien sur le plan syntaxique que sémantique. La préposition *pour*, fonctionnant comme un génitif, ne laisse-t-elle pas ouvertes deux lectures possibles : au génitif objectif celle de la définition d'un être voué au sexe, c'est-à-dire voué au choix de l'un ou l'autre sexe, et au génitif subjectif

* ↑ Texte présenté le 25 janvier 2025 à Vichy lors de la journée « L'enfant, le sexuel, toujours traumatique ? », organisée par le pôle Auvergne et le Réseau enfant et psychanalyse (REP) à Clermont-Ferrand.

1. ↑ J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 365.

la détermination de l'être par le choix du sexe. Mais une telle équivoque n'introduit-elle pas une dialectique possible, voire souhaitable, du subjectif à l'objectif ?

L'interrogation peut-elle être levée sans que soit précisé ce qu'il faut entendre par la référence à *l'être* en psychanalyse ? Là est la difficulté sur le plan sémantique ! Lacan n'a pas été sans la signaler. Ainsi, dans sa « Conférence à Genève sur le symptôme », il dit : « L'Inconscient est une invention au sens où c'est une découverte, qui est liée à la rencontre que font avec leur propre érection certains êtres. Nous appelons ça comme ça, *être*, parce que nous ne savons pas parler autrement. On ferait mieux de se passer du mot *être* [...] l'être, ça ne s'attrape pas si facilement, ni l'essence. Il n'y a pas besoin de savoir tout ça. Il n'y a besoin que de savoir que chez certains êtres, qu'on les appelle, la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique ². »

Je ne vais pas suivre le conseil de Lacan et vais essayer de donner quelques repères sur l'usage du terme *être* en psychanalyse.

La psychanalyse n'est pas une ontologie, Lacan l'a souvent rappelé, mais on ne peut pas ignorer que le terme d'*être* ne cesse d'être présent tout le long de l'œuvre de Lacan, depuis « l'insondable décision de l'être » dans « Propos sur la causalité psychique », pour ne donner qu'un exemple, jusqu'à venir s'imposer comme concept avec celui de *parlêtre* (construit en une condensation certes) proposé comme nouveau nom de l'inconscient ! Entre ces deux références, le terme d'*être* viendra régulièrement connoter le rapport du sujet avec un en-deçà, voire un au-delà de sa constitution, et son rapport avec la jouissance. Il y aurait un long développement à faire sur ce point que je ne pourrai pas faire ici, mais je propose un repérage minimal. En psychanalyse, l'usage du terme d'*être* réfère aussi bien à ce qui est perdu du réel du vivant avec l'avènement du sujet dans le réel par le langage qu'à ce qui lui est conféré dès lors comme *être* de jouissance et comme savoir. Comme si ce terme renvoyait aux deux extrémités de l'expérience structurale : ce qui est perdu par la castration et ce qui y est gagné, castration qui s'indique dans l'être-pour-le-sexe. À cela j'ajouterai que le terme d'*être* préserve peut-être un point d'insu dans la théorie en attente de sa définition à venir : un ombilic conceptuel ?

Dans le temps de la perte, *être* est, me semble-t-il, parmi d'autres usages, moins le nom de quelque chose que celui d'un moment crucial pour la structure. N'est-ce pas ce que nous indique Lacan, par exemple, dans

2. ↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

l'opération de la causation du sujet ? « Le registre du signifiant s'institue de ce qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. C'est la structure, rêve, lapsus et mot d'esprit de toutes les formations de l'inconscient. Et c'est aussi celle qui explique la division originaire du sujet. Le signifiant se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré, y fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole, mais c'est au prix de le figer. Ce qu'il y avait là de prêt à parler [...] disparaît de n'être plus qu'un signifiant³. » Disparition de l'être du sujet dans l'opération d'aliénation, mais récupération de son être de jouissance sous la forme de l'objet *a* dans celle de séparation.

Sous la forme de la névrose infantile, c'est un de ces moments cruciaux de la structure dont Freud nous rend compte avec le cas de Hans. Je reformule donc ma question : en quoi la névrose infantile structure-t-elle « l'être-pour-le-sexe » ?

Que la névrose infantile, toujours de forme phobique, soit un des moments cruciaux de la structure, « une pierre d'attente » comme l'a énoncé Lacan, Freud l'indique précisément en la définissant comme « hystérie d'angoisse⁴ » qui « à mesure qu'elle progresse, tourne de plus en plus à la "phobie" ». Et il précise : « Il semble certain qu'on ne peut voir en elles que des syndromes pouvant appartenir à des névrozes diverses⁵. » La phobie, dit Martine Menès dans son ouvrage *Un trauma bénéfique, La « névrose infantile »*⁶, c'est « le style de la névrose infantile », et l'indication est précieuse de faire de la phobie de la névrose infantile plus qu'un symptôme : ce qui déterminera les « manières d'être⁷ » du sujet.

Si la névrose est une question, sur le sexe chez l'hystérique et sur la vie chez l'obsessionnel, la névrose infantile est une tentative de répondre à l'incomplétude nécessaire du sujet, incomplétude réelle. Elle n'est pas le temps du choix du sexe dans celui de la « flambée phobique », mais un préalable dans le consentement de la perte et l'affrontement de la castration qu'elle constitue, dont les modalités de traitement feront choix du sexe dans sa conclusion : choisir un sexe pour répondre de la perte. Cette perte, on peut dire qu'elle relève de l'être générique du sujet en tant qu'il

3. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 840.

4. ↑ S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 177.

5. ↑ *Ibid.*, p. 175.

6. ↑ M. Menès, *Un trauma bénéfique, La « névrose infantile »*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2006.

7. ↑ J'emprunte l'expression à David Bernard, « Habiter le vêtement », *Mensuel*, n° 183, Paris, EPFCL, janvier 2024, p. 50.

partage avec les êtres vivants soumis à la reproduction sexuée la perte de l'immortalité. J'évoque ici le mythe de la lamelle que Lacan propose pour définir la libido : la libido est une lamelle « en tant que pur instinct de vie c'est à dire de vie immortelle, de vie irrépessible, de vie qui n'a besoin, elle, d'aucun organe, de vie simplifiée et indestructible. C'est justement ce qui est soustrait à l'être vivant de ce qu'il est soumis au cycle de la reproduction sexuée. Et c'est de cela que sont les représentants, les équivalents, toutes les formes que l'on peut énumérer de l'objet a^8 ». Notons deux choses : d'une part, que « l'être-pour-le-sexe » est d'emblée « l'être-pour-la-mort », et d'autre part, qu'un mythe soit nécessaire pour articuler le rapport du sujet à son être de vivant dans ses potentialités génériques. Cela vérifie que la psychanalyse n'est pas une ontologie, mais que le terme d'être s'impose dans une nécessité de discours et laisse ouvert à bien des réinterprétations.

J'en viens au cas Hans, dont je ne vais pouvoir faire état que d'une manière très réductrice, partielle et orientée, orientée par la problématique du phallus qui est commune aux constructions de Freud et de Lacan, bien que présentant certaines divergences. Que ce petit garçon soit préoccupé par la question du sexe, et exclusivement du sexe masculin, faut-il le préciser, les premières observations que son père communique à Freud en témoignent ô combien ! Il n'a pas alors 3 ans, relève minutieusement la présence ou l'absence de ce qu'il appelle le « fait-pipi » chez tout ce qu'il rencontre, en tire des conclusions que l'on peut dire philosophiques, et s'inquiète de ce qu'il voit quand sa mère se déshabille ou quand, plus tard, il aura l'occasion de voir sa sœur prendre son bain. Comme le dit Freud, « la soif de la connaissance semble inséparable de la curiosité sexuelle ⁹ » ; et des affects qui l'accompagnent peut-on ajouter, tant ce texte constitue encore un témoignage remarquable du fait que la jouissance mobilise le savoir.

« On ne parle que du phallus, dit Lacan. Si nous nous en tenons aux propos qui nous sont rapportés, le phallus est vraiment l'objet pivot, l'objet central, de l'organisation de son monde ¹⁰. » Si ce phallus est dit imaginaire ¹¹, c'est que sa référence anatomique compte peu au regard du jeu de leurre qu'il initie. Dans ce jeu, où il est question que sa mère ne soit pas

8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 180.

9. ↑ *Ibid.*, p. 96.

10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 225.

11. ↑ Il relève d'une expérience scopique où l'image est manquante : virtuelle et inversée d'être prise au lieu de l'Autre, décomplétée de par sa reconnaissance symbolique et trouée du regard perdu dans le réel.

privée du phallus, Hans n'est pas dupe ! Un seul exemple : quand il demande à sa mère « Maman, as-tu aussi un fait-pipi ? » et qu'elle lui répond « Bien entendu. Pourquoi ? », il reste sur un « J'ai seulement pensé ¹²... » dubitatif qui en dit long sur ce qu'il sait mais dont il n'a pas encore tiré toutes les conséquences.

Ce phallus, Hans le cherche partout ! Pourrait-on dire qu'il cherche un autre sexe ? Certainement pas, car il n'a encore aucune idée qu'il y en aurait un autre : la libido à l'œuvre dans les activités sexuelles est masculine pour les deux sexes et pour toujours. Avec le phallus imaginaire, l'enfant cherche à savoir « si sa présence commande, si peu que ce soit, celle de la présence qui lui est nécessaire ¹³ », celle de l'amour de sa mère qui seul est garant de son être. Et c'est l'éclosion de la phobie qui va l'amener à mettre en jeu comme réponse le choix du sexe avec la problématique œdipienne selon Freud et plus spécifiquement le complexe de castration pour Lacan.

La phobie de Hans qu'un cheval ne le morde, qui inhibe tous ses déplacements à quelques objets contraphobiques près, et qui vient le chercher jusque dans son lit, n'apparaît que dans un deuxième temps, après l'expérience de l'angoisse manifeste sous la forme d'un état d'anxiété et d'un rêve d'angoisse où sa mère disparaît. La phobie est une réponse à l'angoisse, une tentative de traitement symbolique de l'angoisse, « angoisse de castration, inchangée, angoisse devant un danger réel ¹⁴ », précisera Freud quinze ans plus tard. Ce danger réel, c'est la dimension réelle du pénis, comme lieu de la masturbation, à laquelle Lacan fait référence dans la « Conférence à Genève sur le symptôme » citée plus haut et qu'il avait déjà envisagée dans *La Relation d'objet*.

En quoi consiste ce traitement de l'angoisse selon Freud et que détermine-t-il quant au choix du sexe ? La phobie, la crainte d'être mordu par un cheval, est une pensée qui vient se substituer à celle d'être châtré par le père où s'origine l'angoisse de castration, pensée refoulée dans le contexte œdipien que ce garçon a développé et qui est constitué de trois motions : une motion tendrement érotique pour sa mère, une agressive contre son père mais aussi une motion tendre pour celui-ci. Or, signale Freud, « cette dernière motion semble même la plus importante pour le résultat final du processus du refoulement et exerce l'influence la plus

12. ↑ S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », art. cit., p. 95.

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, op. cit., p. 224.

14. ↑ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1951, p. 27.

déterminante sur le contenu du refoulement [...] c'est en relation avec la motion agressive que s'est effectuée la formation (substitutive) de symptôme¹⁵ ». Le père est donc présent deux fois dans l'élaboration phobique : objet d'amour et de haine. Le symptôme comme formation de compromis résout le conflit d'ambivalence au père.

La fonction père est donc au cœur de la solution que cherche la phobie pour répondre dans le discours, celui de l'inconscient, à l'incomplétude angoissante de l'être. D'autant plus pour Hans que la naissance d'une petite sœur a relancé la question de la différence des sexes et incarné la question de la place et de la fonction que son père a tenues dans sa venue au monde (ce que Freud référerait majeurement à la théorie sexuelle infantile précédictienne que Hans a construite du complexe excrémental, qui instruit lui aussi une perte prise dans la demande).

C'est à la fonction du père, et à ce qu'elle a d'insuffisances, que Lacan va référer la raison de la phobie qui assume une suppléance d'une carence paternelle ; carence de l'agent réel de la castration et de son opération symbolique qui a conduit Hans à *phobiser* son père en quelque sorte. Et le progrès de la cure de Hans, précise Lacan, tient au traitement de cette carence en deux points : d'une part, dans l'intervention de Freud la seule et unique fois où il rencontre Hans, et où il acte dans le discours un Nom-du-Père, dont ce jeune sujet accuse réception en ces mots : « Le professeur parle-t-il avec le bon Dieu, pour qu'il puisse savoir tout ça d'avance¹⁶ ? », et, d'autre part, dans les fantasmes que cette intervention génère, où Hans appelle son père à être sévère, sévère dans le discours faut-il préciser, sévère et sérieux ajouterais-je. Dès lors, Hans va métaphoriser la castration jusqu'au rêve du plombier qui lui dévisse son derrière pour lui en donner un autre : promesse d'un pénis à venir selon la fonction phallique ? « Si le complexe de castration est quelque chose, c'est cela – quelque part il n'y a pas de pénis, mais le père est capable d'en donner un autre. [...]. C'est là que gît le drame du complexe de castration – ce n'est que symboliquement que le pénis est enlevé et rendu¹⁷. » La résolution de la névrose infantile, que Lacan assimile à une psychanalyse spontanée, porte, par la fonction du père réel, le phallus imaginaire à une dimension symbolique dans le choix que fait le sujet d'avoir ou d'être le phallus, dira Lacan dans un premier temps, de satisfaire à la fonction phallique ou non, dans un deuxième temps.

15. ↑ *Ibid.*, p. 25.

16. ↑ S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », art. cit., p. 120.

17. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, op. cit., p. 334.

Freud et Lacan se rejoignent en partie pour dire que Hans a fait le choix de l'hétérosexualité ; mais il s'agit là de son choix d'objet et non pas de sexe ! Son « sentiment subjectif de l'identité sexuée ¹⁸ », comme dit Colette Soler (et la formulation, de faire appel au sentiment, dit bien la difficulté à identifier la sexualité quand on ne la réfère pas à l'objet), peut-on le déterminer plus précisément à partir des données du cas qu'en fait Freud ?

Pour Lacan, la sortie de Hans du complexe de castration est atypique et la façon dont il assumera son sexe restera marquée d'une déficience : dans la cure de ce garçon, « il n'y a aucune phase de symbolisation du pénis. En quelque sorte, le pénis reste en marge, désengrené, comme quelque chose qui n'a jamais été que honni, réprouvé par la mère, et ce qui se produit ne lui permet d'intégrer sa masculinité par aucun autre mécanisme que par l'identification au phallus maternel, qui est aussi bien d'un ordre tout différent [...] que cette fonction sans doute perturbante, mais équilibrante aussi qu'est le surmoi [...] une fonction de l'ordre de l'idéal du moi ¹⁹. » Cette position sexuée d'identification au phallus maternel situe Hans au regard de la jouissance sexuelle « dans une position passivée, et quelle que soit la légalité hétérosexuelle de son objet, nous ne pouvons considérer qu'elle épuise la légitimité de sa position ²⁰ ». Plus largement, Hans inscrira son existence dans le registre imaginaire, « dans le registre des créations de son esprit – maîtrise de cet autre imaginaire que sera pour lui toute espèce de fantasme féminin, ce que [Lacan] pourrai[t] appeler les filles de son rêve ²¹ », corrélé à une paternité tout aussi imaginaire. Et son métier de metteur en scène et producteur d'opéras jusqu'à la fin de ses jours ne semble pas contredire cette prévision. Un poète, un artiste, disait Lacan. Ses créations artistiques, ne faut-il pas les « considérer comme sinthome à la manière de Joyce ²² », nous propose notre collègue Anna Martinez lors de sa relecture du cas, ce qui serait une belle proposition à travailler.

18. ↑ C. Soler, « Une nouvelle économie sexuelle », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 17, Paris, EPFCL, novembre 2015, p. 11.

19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, op. cit., p. 415.

20. ↑ *Ibid.*, p. 414.

21. ↑ *Ibid.*, p. 406.

22. ↑ A. Martinez, « Que nous enseigne le cas du petit Hans sur le devenir de la perversion polymorphe ? », *Revue des collèges de Clinique psychanalytique du Champ lacanien*, n° 13, Paris, mars 2014, p. 60.

Pour conclure, en lien avec le thème de cette journée, je vous livre la remarque de Freud sur la place du traumatisme dans la détermination de la phobie de Hans : « L'impression que reçut Hans en voyant tomber le cheval [qui est la cause occasionnelle de l'éclosion de sa maladie] n'avait en elle-même aucune "force traumatisante" ; l'accident observé par hasard n'acquies sa grande efficacité pathogène qu'en vertu de l'importance qu'avait déjà pour Hans le cheval en tant qu'objet d'intérêt et de prédilection et qu'en liaison avec l'évènement plus proprement traumatisant arrivé à Gmunden, lorsque Fritzl tomba en jouant au cheval, ce qui, par une voie associative aisée à parcourir, menait de Fritzl au père de Hans ²³. » Pour le dire autrement, le traumatisme, le trauma plus précisément, c'est le parent, toujours traumatisant : pour « l'être-pour-le-sexe », ne se transmet que la castration !

Le trauma structural est l'enfant du langage, cette malédiction du sexe qui fait qu'il n'y a pas de mots pour dire le corps qui émerge de l'être mais qui laisse la responsabilité d'un choix. La névrose infantile est le temps de la mise en place du signifiant du manque qui fait sexe et identité.

23. [↑](#) S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », art. cit., p. 190.

SÉMINAIRE CHAMP LACANIEN

Natacha Vellut

L'adresse du parlêtre Retour sur la séance du séminaire Champ lacanien avec Philippe Descola

Lors de la soirée du 30 janvier 2025, Philippe Descola nous a fait voyager depuis le laboratoire d'anthropologie sociale fondé par Claude Lévi-Strauss, jusque dans la forêt amazonienne, cette terre qu'on disait « sans foi, sans roi, sans loi », ce gigantesque jardin végétalisé par les populations amérindiennes durant plusieurs millénaires. Sa rencontre avec les Achuar marque le début d'une réflexion qui aboutira à la remise en cause de ces deux concepts si souvent opposés : la nature et la culture. Le monde, les conditions environnementales n'existent pas indépendamment des hommes. Le monde – nous dirions plutôt les mondes – est perçu selon la façon dont les hommes l'appréhendent, est transformé par ce que les hommes en font. Il n'y a pas de « monde » préexistant, de « nature » séparée des êtres humains.

Philippe Descola distinguera quatre modes d'identification institués, qui se présentent comme des schèmes de composition du monde, des modèles d'intelligibilité des faits sociaux et culturels. Ces quatre ontologies se différencient à partir de la combinaison de deux critères : l'intériorité (les états mentaux, l'intentionnalité, la réflexivité...) et la physicalité (les états et processus physiques, les schèmes sensori-moteurs, le sentiment interne du corps...) ¹.

1. ↑ Ces quatre ontologies sont ainsi définies, en particulier dans son grand ouvrage *Par-delà nature et culture* (Paris, Gallimard, 2005) :

- l'*animisme* : les non-humains ont une intériorité de même type que les humains mais se distinguent d'avec les humains, et entre eux, par leurs capacités physiques ;
- le *totémisme* : humains et non-humains partagent un même groupe de qualités physiques et morales (les personnes d'un groupe totémique se pensent analogues à l'animal totémique), mais se distinguent d'autres groupes d'humains et de non-humains qui ont d'autres qualités physiques et morales en commun ;

Si le laboratoire d'anthropologie sociale a été qualifié de « collectif de solitaires » par Claude Lévi-Strauss, les peuples d'Amazonie sont dits « peuples de la solitude ». Ils vivent dans une immensité – la densité en Amazonie, hors des villes, n'atteint que 0,1 habitant par kilomètre carré – et ne fréquentent guère leurs voisins humains. À qui parler dans ces conditions particulières ?

Les Achuar parlent néanmoins, et chantent. Ils chantent des *anent*, des incantations, de petits poèmes, pour s'adresser à des plantes, des animaux, des esprits. Ces chants partent du cœur, de l'intériorité, ils s'inscrivent dans un discours de l'âme adressé à l'âme de ceux qu'on veut atteindre, sur qui l'on veut agir. Ces chants impliquent des demandes : quand chasser ? Où planter ? Viendrez-vous dans mon jardin ? Ils existent pour toutes circonstances de la vie. Ce sont des messages adressés à des non-humains, envisagés comme des personnes. Ils sont chantés silencieusement, mentalement, ou à voix basse, en sifflotant.

Les non-humains, eux, parlent aux Achuar au travers des rêves. Tous les matins, les Achuar discutent entre eux des rêves de leur nuit passée. Ces rêves sont interprétés et au travers des explications et commentaires sont interprétés les messages des plantes, des animaux et des esprits. Donnent-ils des indications nécessaires à la vie quotidienne ? Se plaignent-ils ? Font-ils des reproches ? Alertent-ils d'une menace ?

Ces chants et ces rêves sont un magnifique exemple de la nécessité de l'adresse pour l'être parlant. Les êtres parlants doivent s'adresser. Et comme les humains sont rares en Amazonie, qu'ils parlent plus de 600 langues différentes, tandis que les non-humains pullulent, pourquoi ne pas s'adresser à ces derniers ?

L'adresse est constitutive de la parole. Lacan l'illustre dans la leçon du 29 novembre 1961 du séminaire *L'Identification* par une scène domestique avec sa chienne Justine, ainsi prénommée en hommage à Sade. « Ma chienne, à mon sens et sans ambiguïté, parle. Ma chienne a la parole sans aucun doute. » Lacan repérait qu'elle parlait lors de ces moments caractéristiques où des êtres humains réunis autour d'une table tardaient à lui offrir les restes du festin. Puisque Justine parlait, elle demandait, ici,

– l'*analogique* : chaque existant se démarque des autres par une combinaison propre de qualités physiques et morales, qu'on peut relier à d'autres par des rapports de correspondance. Un pur agrégat de singularités ne faisant pas un monde, il faut des analogies, des correspondances symboliques, souvent hiérarchiques, entre ces éléments disparates ;

– le *naturalisme* : les non-humains subissent les mêmes déterminations physiques que les humains (universalité des lois de la nature) mais n'ont pas d'intériorité. L'intériorité est perçue comme marquant une discontinuité entre humains et non-humains.

les restes du festin. Ses petits couinements gutturaux, modulations articulées et décomposables, sont voix, à situer dans un rapport à une parole. La parole est toujours adressée, toujours transférentielle. La demande, intransitive précise Lacan, qui se situe bien au-delà des objets, est inhérente à la parole en tant que la parole est une adresse à l'autre.

Freud, quant à lui, aimait ces chiens égyptiens, ces figurines mi-hommes, mi-bêtes, qu'il considérait comme des êtres vivants, et il adorait ses chiens, dont il fut entouré jusqu'à la fin de sa vie. Ses analysants ont témoigné de la présence – parfois encombrante – de son chien pendant leurs séances : « Le chien pue et se met parfois à gronder sans raison apparente dans son coin », écrit Eva Weissweiler dans sa biographie de la famille Freud ².

Freud eut plusieurs femelles chows-chows : Lun Yug, Jo-fi, Lün. Elles prirent une importance telle qu'on raconte qu'il vécut douloureusement le fait que Lün ne s'approchait plus de lui, à cause de l'odeur nauséabonde provoquée par son cancer à la mâchoire. Il aurait compris l'évitement de sa chienne comme un signal de la fin de sa vie ³.

Freud a été inspiré, stimulé par ses compagnons canins ⁴, comme une longue note du *Malaise dans la civilisation*, écrit durant l'été 1929, en témoigne : « Il serait d'ailleurs incompréhensible que l'être humain utilise comme mot injurieux le nom de son plus fidèle ami du monde animal, si le chien ne s'attirait pas le mépris de l'être humain par deux particularités, être un animal olfactif qui ne craint pas les excréments et n'avoir pas honte de ses fonctions sexuelles ⁵. » L'humanisation serait ainsi affaire de refoulement, entre autres de l'olfaction, et de verticalisation de l'être humain. Lacan avait noté que « chez l'homme, la régression organique de l'odorat est pour beaucoup dans son accès à la dimension Autre ⁶ », petite remarque qui signale que chez l'être parlant l'odeur laissera place à d'autres objets plus localisables.

Un argument en faveur de la relation affective entre l'homme et son animal familier, son animal d'hommes-tique comme Lacan s'amusait à l'écrire, serait qu'à la différence des relations humaines où, sur le modèle

2. ↑ E. Weissweiler, *Les Freud, une famille viennoise*, Paris, Plon, 2006, p. 322.

3. ↑ Selon Pascal Quignard, c'est le bouleversement dans ce lien privilégié qui décidera Freud à renoncer à la vie, cf. P. Quignard, *Les Désarçonnés*, Paris, Grasset, 2012.

4. ↑ J.-P. Kamiński, « Citizens canis : Freud et les chiens », *Le Coq-héron*, vol. 4, n° 215, Paris, 2013, p. 96-107.

5. ↑ S. Freud, *Le Malaise dans la culture*, Paris, PUF, collection « Quadrige », 1995, p. 43.

6. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 29 novembre 1961.

du complexe d'Œdipe, prévaut l'ambivalence, les animaux aimeraient les hommes « pleinement », sans ambiguïté. Freud vieillissant, et on peut le concevoir compte tenu du contexte historique, s'éloignait de toute idéalisation de la condition humaine. Dans une lettre à Lou Andreas-Salomé, il écrivait : « Au plus profond de moi-même, je suis, vous le savez, persuadé que mes chers semblables sont – à quelques exceptions près – de la racaille ⁷. » « Les chiens aiment leurs amis et mordent leurs ennemis, ils sont en cela bien différents des hommes qui sont incapables d'amour pur et doivent toujours mêler l'amour à la haine dans leurs relations d'objet ⁸. »

Nous pourrions supposer moins d'ambivalence des Achuar dans leurs relations avec leurs interlocuteurs non humains, alors qu'avec leurs voisins humains il est connu qu'ils étaient pris dans des relations de prédation, en témoignent éthos guerrier, guerre amazonienne et pratique – abandonnée – des têtes réduites.

Si Justine, la chienne de Lacan, si Lun Yug, Jo-fi, Lün, les chiennes de Freud, ont la parole – les aboiements de ces dernières pouvant d'ailleurs être interprétés comme la fin de la séance –, si plantes, animaux et esprits de la forêt amazonienne ont la parole, sont-ils pour autant parasités par le langage ?

Cet autre auquel la chienne de Lacan s'adresse s'écrit sans majuscule, car il ne s'agit pas de l'Autre du langage. Le chien ne prend effectivement pas l'autre, petit a, pour l'Autre, grand A. « Contrairement à ce qui se passe chez l'homme en tant qu'il parle, elle [sa chienne] ne me prend jamais pour un autre ⁹. » Ce passage dénote une différence essentielle avec la parole dans le dispositif de la cure analytique, où le transfert convoque nécessairement des autres, où l'analyste est toujours confondu avec d'autres par l'analysant. Lacan précisait, toujours dans cette même leçon du séminaire *L'Identification*, que l'expérience analytique vise un « sujet pur parlant » qui est « amené du fait de rester pur parlant, à vous prendre toujours pour un autre [...] le sujet vous met au niveau de l'Autre, avec un grand A, c'est justement cela qui manque à ma chienne. Il n'y a pour elle que le petit autre. Pour le grand Autre, il ne semble pas que son rapport au langage lui en donne l'accès. »

7. ↑ L. Andreas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Paris, Gallimard, 1970, p. 225.

8. ↑ Cité par Michael Molnar dans son commentaire de la *Chronique* à la date du 12 mai 1939, cf. S. Freud, *Chronique la plus brève*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 260.

9. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 29 novembre 1961.

MARGINALIA

David Bernard

Manifestations

Le 15 mai 1968, Lacan annonce qu'il ne fera pas ce jour-là sa leçon de séminaire sur l'acte psychanalytique, souhaitant se tenir au mot d'ordre de grève du Syndicat national de l'enseignement supérieur. Pour autant, s'en tenir là ne lui paraît pas être « à la hauteur des événements ¹ ». Telle sera justement la question qui orientera son propos : de quelle façon un psychanalyste pourrait-il se tenir à la hauteur d'une manifestation, à l'exemple ici de celles qui firent « l'émoi de Mai ² » ? Voilà une question qui aurait toute sa place dans le cadre de notre Laboratoire international de la politique de la psychanalyse (LIPP). Deux jours plus tôt, plus d'un million de personnes avaient en effet défilé dans les rues de Paris, demandant le départ du général de Gaulle. Ce 13 mai fut l'une des journées les plus importantes des événements de 68. La manifestation, qui pour la première fois regroupait étudiants, ouvriers et enseignants, subit une forte répression policière.

À l'opposé de l'image d'un Lacan snobant les luttes sociales de son époque, ainsi qu'on nous la vend parfois, c'est d'abord au courage des manifestants qu'il rendra hommage. « À ceux qui se sont trouvés pris dans des contacts assez durs, remarque-t-il, [...] il convenait d'avoir un très, très grand courage. Il faut avoir reçu – comme il peut nous arriver, à nous psychanalystes – la confiance de ce qui est ressenti dans ces moments-là pour mesurer mieux, à sa plus juste valeur, ce que représente ce

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 275.

2. ↑ J. Lacan, « Discours de conclusion au Congrès de l'École Freudienne de Paris sur *La technique psychanalytique* », *Lettres de l'École freudienne*, n° 9, 1972, p. 512.

courage. » Il fallait en effet plus que la simple exaltation à chanter ensemble *L'Internationale*, pour supporter les coups de matraque. Il y fallait ce « sentiment d'être absolument soudés aux camarades ³ ». « *L'Internationale*, poursuit-il, c'est un très beau chant, mais je ne crois pas qu'ils auraient ce sentiment irrépessible qu'ils ne peuvent pas être ailleurs que là où ils sont s'ils ne se sentaient pas portés par un sentiment de communauté absolue, là, dans l'action, avec ceux avec qui ils sont au coude à coude. C'est quelque chose qui devrait être exploré en profondeur, comme on dit sans savoir ce qu'on dit ⁴. »

Quel est en effet ce sentiment d'une communauté absolue, ce « coude à coude » qui dans la manifestation porte et soutient le courage de chacun ? En quoi ce type de lien social se distingue-t-il des logiques de groupes habituelles, que Lacan aura tant critiquées et dont il aura déchiffré les principes de soumission, de chefferie, de conformisme et de compromission ? Non seulement il accorde son plus grand respect au courage de ces manifestants, mais il en souligne la dimension éthique. Le courage est bien cela : se tenir en acte, à la place où l'on doit être malgré le prix payé, ici les coups de matraque de la répression policière.

La police est l'essence de l'État. Rien d'autre que cela, et cela depuis toujours, et nécessairement.

J. Lacan

De cette éthique, les manifestants auront donné, en acte, l'exemple. La question devient donc pour Lacan de savoir ce que les psychanalystes pourraient, devraient, y répondre. Plus de soixante-quinze psychanalystes avaient en effet réagi la veille en signant un texte de protestation contre le régime et « ses opérateurs policiers ⁵ ». C'était là une façon pour eux aussi de se tenir « coude à coude ⁶ ». Pour autant, ironise Lacan, ce coude à coude n'est pas « de la même nature ⁷ » que le premier. Aussi méritoire était-elle, l'initiative de cette pétition lui semblera, dans le cadre du discours analytique, insuffisante. Signer un tel texte comme citoyen est une chose, le signer au titre de

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique, op. cit.*, p. 276.

4. ↑ *Ibid.*

5. ↑ *Ibid.*

6. ↑ *Ibid.*

7. ↑ *Ibid.*

psychanalyste en est une autre, laquelle pourrait bien n'avoir d'autre visée que de considérer de « façon assez aisée [...] que l'on est quitte avec les évènements⁸ ».

Ils sont
la vérité.
Ça ne veut
pas dire
qu'ils la disent.

J. Lacan

Le devoir, pour le psychanalyste, reste celui de l'interprétation. Aussi la nécessité éthique pour Lacan sera-t-elle de reconnaître comme tel l'effet de vérité qu'incarne le symptôme social, mais aussi de permettre de le lire et, pour cela, de mettre au travail les concepts analytiques. L'émoi de Mai fut ainsi pour lui l'occasion de questionner nouvellement les rapports entre vérité, savoir et enseignement, non seulement pour déchiffrer le malaise dans l'époque, mais aussi pour l'expérience de la cure elle-même.

Faites d'autres
choses que
des réponses
immédiates.

J. Lacan

Soulignons à quel point cette réponse de Lacan à ce qui dans le lien social venait d'arriver est éloignée de bien des prises de parole de psychanalystes d'aujourd'hui, s'agissant des mouvements sociaux. Sa réponse suit la logique du discours analytique, nous invitant, tel le passage du face-à-face au divan, à passer de l'imaginaire au symbolique, soit du registre de l'opinion immédiate à l'espace de l'interprétation. Pas question de s'en tenir ici à la logique binaire de l'imaginaire, à se dire simplement pour ou contre, mais le devoir pour les psychanalystes d'offrir par l'interprétation, dans et/ou hors la cure, la possibilité d'une autre lecture possible de la manifestation... des effets de vérité.

« Même si les psychanalystes, en conclut-il, ne veulent pas être, à aucun prix, à la hauteur de ce qu'ils ont en charge, ce qu'ils ont en charge n'en existe pas moins, et ne s'en fera pas moins sentir dans ses effets [...]. » Dès lors, si ce n'est pas par les psychanalystes que ces effets de vérité sont accueillis, « c'en sera forcément d'autres, parce qu'il n'y a pas d'exemple que, quand des effets deviennent un peu insistants, on ne finisse pas tout de même par s'apercevoir qu'ils sont là, et par essayer d'opérer dans leur champ⁹ ». Que les psychanalystes refusent d'accueillir ces manifestations de vérité, et ce seront d'autres qu'eux qui s'en occuperont. Lacan ne dira pas qui, ni à quelle fin.

8. ↑ *Ibid.*

9. ↑ *Ibid.*, p. 281.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un des livres parus aux ENCL
et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 108 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Pour les numéros de l'année en cours : 12 € (frais de port compris).

Du n° 4 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 30 €

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 4,35 € – 2 ou 3 exemplaires : 6,51 € – 4 ou 5 exemplaires : 8,27 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net